



DE L'HÉROÏNE AU CRACK, la drogue dans le 18e

(pages 12 à 14)

**Élections : le "Grand Paris"
contre la Région**

(page 3)

La vidéosurveillance ludique

(page 4)

Un nouveau directeur à la MDA

(page 5)

**Meilleur boulanger de Paris,
meilleur chocolatier d'Île-de-France**

(pages 8 et 19)

**Au Marché Saint-Pierre, on
n'aime pas les romans**

(page 10)

**Le marché de l'Olive n'ouvrira
pas avant septembre**

(page 15)

**Une librairie pour les enfants
rue Ramey**

(page 17)

Balade aux Puces

(pages 18 et 27)

**L'art brut japonais
à la Halle Saint-Pierre**

(page 26)

Le bulletin d'abonnement est en page 15.

**Le Montmartrobus risque
de manquer de voitures**

(page 9)



Bruno Lemesle

Carte d'électeur : revenez en 2012

« À l'approche des élections régionales, je me suis rendue à la mairie du 18e pour réclamer ma carte d'électeur que je n'avais jamais reçue lors des élections européennes en 2009 alors que je suis bien inscrite sur les listes électorales.. Refus de me la délivrer : pour les élections régionales, on envoyait les cartes uniquement aux nouveaux inscrits, mais ce n'est qu'une fois tous les trois ans (donc en 2012) qu'on en envoie à tout le monde.

Je demande si on ne peut pas en délivrer aussi à ceux qui ne l'ont pas reçue l'an dernier. Réponse négative. Mais, que faire en 2012 si je constate à nouveau que je ne la reçois pas ? Ce sera forcément après cet "envoi général" que je pourrai le constater. Or, va-t-on me dire à nouveau que les cartes ont été envoyées et qu'il faut attendre le prochain envoi général en 2015 ? Et peut-être ainsi ad infinitum.

S'il est vrai que la carte d'électeur n'est pas obligatoire et qu'on peut voter munie de sa seule pièce d'identité, ce ne sont pas ce genre de réponses et l'impression que donne le bureau des élections de vouloir faire le moins d'efforts possibles qui vont motiver les gens et faire baisser le taux d'abstention.»

Angela Gosmann

Louxor : reconstitution et reconstitution

«Votre article "Permis de construire pour Le Louxor" paru dans votre dernier numéro appelle de notre part deux commentaires afin de corriger deux informations imprécises.

Dire que le Louxor est inscrit à l'inventaire des monuments historiques n'est pas exact. Seules les façades et les toitures sont inscrites. L'intérieur, hélas, ne fait l'objet d'aucun traitement particulier au titre de la conservation, ce qui est bien regrettable.

Vous employez le terme "reconstitution des décors". L'ambiguïté du terme dans le contexte de la phrase laisse penser que ceux-ci vont faire l'objet d'une réhabilitation, ce qui n'est pas le cas. Il y aura "reconstitution" des décors au sens strict du terme, c'est à dire la réalisation d'une copie sans utiliser les éléments originaux qui seront enfouis dans la structure permettant l'isolement acoustique. La préservation du patrimoine unique que représente encore le Louxor ne va rien y gagner.»

Elisabeth Carteron, présidente d'Action Barbès

Note de la rédaction : L'association Action Barbès s'est battue pendant des années pour que le cinéma Le Louxor soit réhabilité. Toutefois, elle n'approuve

pas le projet de l'architecte Philippe Pumain et considère qu'il ne s'agit que d'une "copie" et d'un "pastiche" du décor original néo-égyptien de 1922.

Simple comme Simplon

Une lectrice, habitant rue Ordener, nous envoie ce courrier (copie à La Poste) :

«Je suis à la fois désolée mais pas étonnée que l'expérience de retirer des lettres recommandées au métro Simplon ait échoué.

Intéressée par la possibilité de retirer mes lettres recommandées au métro Simplon en dehors des heures d'ouverture de La Poste, je renvoie le formulaire qui m'avait été déposé dans ma boîte aux lettres. Quelques jours plus tard, La Poste m'appelle pour me demander de me présenter rue Duc pour signer une procuration : le formulaire n'était pas clair.

En décembre, je trouve dans ma boîte aux lettres un avis de passage du facteur : anormal, j'étais chez moi.. Plus étonnant, ce papier m'indique d'aller retirer mon pli recommandé à la poste rue Boïnod. Je croyais pourtant avoir demandé de pouvoir le retirer dans le métro. J'essaie d'appeler mais c'est très difficile de trouver le numéro de téléphone de La Poste : il s'agit d'un numéro unique, d'abord occupé, puis on me renvoie d'une personne à l'autre et on me demande finalement de rappeler le lendemain. Le lendemain, je reçois un

nouvel avis me demandant d'aller retirer mon pli... au métro.

Le dimanche matin suivant, je m'y rends et... trouve le guichet fermé avec une pancarte indiquant d'acheter ses billets au distributeur. Et les plis à retirer ? J'ai donc dû repasser quelques heures plus tard pour finalement retirer... une enveloppe contenant quelques enveloppes timbrées offertes par La Poste pour avoir choisi de retirer mes recommandés au métro.

Au vu de ce parcours du combattant, je comprends que le test ait été un échec. C'est dommage car l'idée n'était pas mauvaise mais il vaudrait peut-être mieux organiser une nocturne par semaine à La Poste.»

Christiane Mothiron

Précision à propos du Lascar de Montmartre

À propos du compte-rendu paru dans notre dernier numéro sur le livre Ferdinand Janssoulé, le Lascar de Montmartre, l'auteur, Yves Carnenac, nous écrit pour une précision. La pièce de théâtre sur la Révolution, à laquelle Janssoulé a travaillé durant la période de la Commune en 1871, n'est pas restée inachevée comme nous l'avons écrit. Au contraire, elle a été achevée et publiée à compte d'auteur en 1881. Yves Carnenac a retrouvé à la Bibliothèque nationale cette courte pièce en un acte, en vers.

PETITES ANNONCES

■ **L'association ADOS cherche des bénévoles** pour de l'accompagnement scolaire, du CP à la 3e, du lundi au vendredi, entre 16 h 30 et 19 h 30. Contact : 01 42 54 84 74.

■ **Solidarité Jean Merlin** (106 bis bd Ney) **cherche des bénévoles** une demi journée par semaine pour le tri et la distribution de courrier aux SDF, sans papiers ou demandeurs d'asile. Contact : Jean-Pierre, 06 64 68 86 33. solidaritejmerlin@noos.fr

■ **Le Comité actions logement (CAL) cherche bénévoles** pour participer aux permanences d'accueil et d'orientation des mal logés (constitution de dossiers administratifs, info et accès aux droits, écoute, aide). Les permanences ont lieu les premiers et troisièmes mercredis du

mois et tous les samedis (14-17 h). Formation et accompagnement assurés par les membres de l'association. 01 42 57 14 62. cal@comite-actions-logement.org

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclançon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34.

TARIF DES PETITES ANNONCES :

● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un maximum de 240 signes. Pour les autres, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes. ● Les commandes doivent nous parvenir pour le 20 du mois précédant la parution.

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

Les correspondances sur les abonnements doivent être impérativement envoyées par écrit.

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Fabrice Benoist, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Sylvain Gasnier (Vain), Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Fouad Houiche, Maïté Labat, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

l'Atelier

CRÉATION, L'EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.



Ici votre rêve prend forme. Votre désir d'un bijou idéal et exclusif est traduit dans le métal précieux par des mains expertes, guidées par un savoir-faire irremplaçable. Venez nous parler de votre rêve. Nous le réaliserons.



comptoir joffrin ■ ■

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS
Tél. 01 42 64 90 45

28, rue Hermel 75018 PARIS
Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

Le 18e (comme l'Ile-de-France) a voté pour la gauche... mais le Grand Paris de Sarkozy arrive

La Société du Grand Paris, mise en place par Sarkozy et son secrétaire d'État Christian Blanc, va dès

	Dans le 18e	Ensemble de Paris
1er tour		
Abstentions et bulletins blancs et nuls	55,4 % ...	53,1 %
• Lutte Ouvrière (Mercier)	0,7 % ...	0,5 %
• NPA (Besancenot)	4,1 % ...	2,3 %
• Front de gauche (PC, Parti de gauche, etc. - Laurent) ..	8,3 % ...	6,1 %
• PS + PRG, MDC (Huchon)	29,6 % ...	26,3 %
• Europe-Écologie (Duflot)	25,5 % ...	20,6 %
• MoDem (Dolium)	3,4 % ...	4,0 %
• Debout la République (Dupont-Aignan)	2,4 % ...	2,9 %
• UMP + Nouveau Centre (Pécresse)	17,5 % ...	28,9 %
• Front National (Arnautu)	6,7 % ...	6,1 %
• Écologistes indépendants (Governatori)	1,1 % ...	1,1 %
• Liste chrétienne (Axel De Boer)	0,6 % ...	1,1 %
• Émergence (Almany Kanouté)	0,3 % ...	0,2 %
2e tour		
Abstentions et bulletins blancs et nuls	53,3 % ...	50,9 %
• PS + Europe-Écologie + Front de gauche	71,5 % ...	57,9 %
• UMP	28,5 % ...	42,1 %

Sans surprise, la liste d'union conduite par Jean-Paul Huchon est arrivée en tête au deuxième tour de l'élection régionale dans le 18e (comme d'ailleurs, globalement, en Ile-de-France), en écrasant la liste UMP de Valérie Pécresse. La droite est minoritaire dans notre arrondissement, cela se vérifie d'élection en élection.

La liste Huchon, victorieuse au second tour, était issue de la fusion des listes PS-PRG-MDC, Europe-écologie et Front de gauche. Et les partisans de ces trois listes peuvent tous trouver des motifs de satisfaction dans les résultats du premier tour (voir le tableau ci-dessus).

Le PS est repassé en tête, effaçant sa contre-performance des européennes de juin 2009 où, avec à peine 17 %, il avait été distancé par Europe-écologie et par l'UMP.

Les écologistes ne retrouvent pas

leurs 33,4 % de juin 2009, mais sont plus haut qu'aux municipales de 2008 (10,36 %) et semblent installés durablement à un niveau qui leur assure, quelles que soient les variations d'un scrutin à l'autre, une place importante.

Le Front de gauche gagne 495 voix et 1,4 % dans l'arrondissement par rapport à 2009 (au détriment, pour une part, du NPA).

En face, l'UMP, au premier tour, recule par rapport à l'élection européenne de 2009 (18,7 %) et aux municipales de 2008 (18,2 %).

Le Front national progresse : il n'avait fait que 3,26 % en 2009 et 3,50 % en 2008. Il ne retrouve pas, toutefois, ses positions des années 90 où il avait plusieurs fois dépassé les 10 %.

Quant au MoDem, il régresse, de même que le NPA d'Olivier Besancenot à l'extrême-gauche.

Deux projets de transports qui n'ont pas le même objectif

Jean-Paul Huchon va donc retrouver la présidence de région. Mais son pouvoir va être rogné. Il faut le savoir : même si, dans ce scrutin, les électeurs ont nettement dit non au parti de Nicolas Sarkozy, celui-ci va quand même, en région Ile-de-France, faire sa loi dans plusieurs domaines essentiels.

Sa loi, elle s'intitule "loi relative au Grand Paris". C'est un texte déposé à la présidence de l'Assemblée nationale le 7 octobre 2009. Bien que le Sénat ait un peu

traîné les pieds pour le voter, il devrait être adopté définitivement très prochainement.

Cette loi crée une Société du Grand Paris, qui aura la charge de réaliser un "réseau de transports d'intérêt national dans la région capitale". Il s'agit du projet élaboré par le secrétaire d'État Christian Blanc (voir le 18e du mois, novembre 2009) afin de relier entre eux "des pôles de développement économique" : centres d'industries de pointe, centres d'affaires, aéroports

et gares. Projet ambitieux et coûteux.

Ce projet, nous l'avons dit, entre en concurrence avec un autre projet présenté depuis plus d'un an par Jean-Paul Huchon et le conseil régional : un métro circulaire autour de Paris, à une distance d'environ 6 kilomètres de la capitale. L'objectif n'est pas le même que celui de Christian Blanc : il s'agit ici de relier des zones de fort

Mais les pouvoirs de cette Société vont bien au delà. Elle aura aussi pleine autorité en matière d'urbanisme et de construction dans des zones (assez étendues) autour des gares de son "réseau de transports". Elle dépossède ainsi la région, et aussi des maires, d'une partie de leur pouvoir d'intervention dans ce domaine essentiel.

Cela concerne Paris. Car le plan du "réseau de transports régional" de Christian Blanc passe par notre ville. Il a la forme d'un "grand huit" : une boucle au sud de Paris (passant notamment par Saclay et Orly), une boucle au nord (culminant à Roissy) et, reliant les deux, une traversée de Paris en utilisant la ligne 14 du métro et ses stations. La Société du Grand Paris aura le droit, théoriquement, de mettre la Mairie de Paris sur la touche en ce qui concerne l'urbanisme et la construction autour de ces stations.

Nommés par le gouvernement

La Société du Grand Paris sera dirigée par un directoire sous le contrôle d'un conseil de surveillance. Les trois membres du directoire sont nommés par le gouvernement. Le conseil de surveillance comprend des représentants de la région Ile-de-France et des départements concernés, mais les représentants de l'État constituent obligatoirement au moins la moitié de ses membres. Autant dire que les décisions de la Société du Grand Paris et le contrôle de ces décisions sont entre les mêmes mains : celles du gouvernement.

Le bruit court, dans les milieux qu'on dit "généralement bien informés"

(Suite page 4)

Habitants du 18e élus

Quatre habitants du 18 figurent parmi les élus conseillers régionaux : Pierre-Yves Bournazel sur la liste UMP – et, sur la liste Huchon, Jean-Philippe Daviaud (PS), Bastien François (Europe-Écologie) et Élisabeth Boyer (PRG). ■

peuplement, et de faciliter les déplacements des habitants de banlieue à banlieue sans qu'ils soient obligés de passer par Paris.

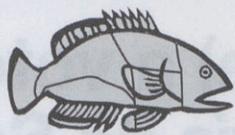
Le projet de la région améliorerait les conditions de transport des banlieusards et des Parisiens, entre autres en contribuant à désengorger la ligne 13. Indirectement, il aurait une incidence favorable pour les personnes recherchant un emploi en raccourcissant des temps de trajet domicile-emploi.

Mais voici le hic : ce projet, coûteux lui aussi, a besoin d'une participation financière de l'État – qui semble maintenant très douteuse.

En matière d'urbanisme aussi

La Société du Grand Paris de Nicolas Sarkozy va donc déposséder la région d'une grande part de ses prérogatives en ce qui concerne l'organisation des transports.





(Suite de la page 3)

més”, que le président de la *Société du Grand Paris* serait déjà choisi : ce serait Roger Karoutchi, ancien chef de la minorité UMP au conseil régional. On aura (ou non) confirmation à l’automne.

M. Karoutchi n’avait pas réussi à se faire désigner comme chef de file pour cette élection régionale par les adhérents de l’UMP, qui lui avaient préféré Valérie Pécresse. Si sa nomination comme président du *Grand Paris* se confirme, il sera intéressant d’observer la réaction de Valérie Pécresse en voyant son rival, écarté par les votes des adhérents du parti, revenir porté par le vote du seul Nicolas Sarkozy.

Le silence de M. Huchon

On a cependant remarqué que, durant la campagne, Jean-Paul Huchon n’a pour ainsi dire pas évoqué la question du *Grand Paris*.

Doit-on expliquer ce silence par la volonté de ne pas fermer la porte à des possibilités de compromis avec l’État, dont les contributions financières seront nécessaires à bien des projets de la Région ?

Noël Monier

Ce qu’on en dit à l’UMP 18e

Que pensent les dirigeants de l’UMP dans notre arrondissement du projet de “réseau de transports régional” prévu dans la loi du *Grand Paris* ? Il y a quelques semaines, nous avons interrogé à ce sujet Pierre-Yves Bournazel, président du groupe UMP au conseil d’arrondissement – et, au niveau national, membre de la commission spécialisée de l’UMP sur le *Grand Paris*.

Question : – En matière de transports régionaux, quels objectifs jugez-vous prioritaires ?

P.-Y. Bournazel : – *D’abord améliorer les réseaux existants. Et, en ce qui concerne les nouveaux tracés, mieux relier les lieux d’habitation des Franciliens à leurs lieux de travail.*

Q. : – C’est la philosophie du tracé proposé par la région que vous décrivez là, plutôt que celle proposée par la loi du *Grand Paris* ?

P.-Y.B. : – *Attention ! La loi pose le principe d’un grand réseau de transports régional, mais elle ne dit rien sur le tracé de ce réseau. Celui-ci fera l’objet d’un débat après le vote de la loi.*

C’est vrai : la loi sur le *Grand Paris* prévoit qu’il y aura une concertation publique. Si Pierre-Yves Bournazel n’a pas changé de point de vue entre temps, on devrait l’entendre, au cours de cette concertation, défendre les priorités qu’il nous a indiquées.

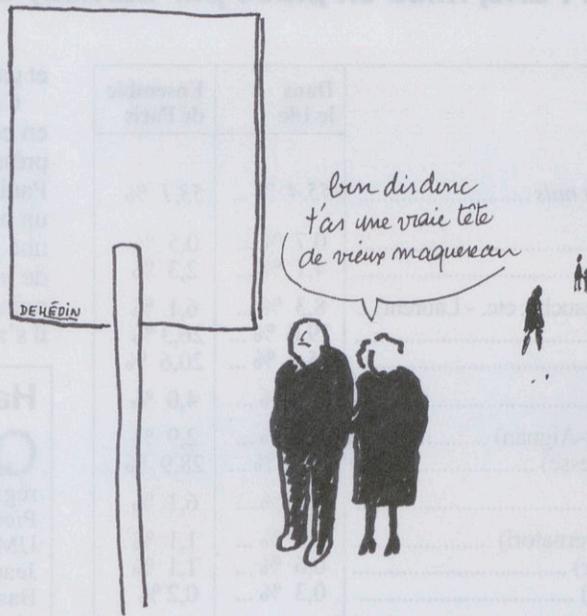
Nous tiendrons nos lecteurs informés. ■

Souriez, vous êtes filmé, la vidéosurveillance devient ludique et amicale

Heureuse initiative de la préfecture en collaboration avec notre mairie : apprivoiser la vidéosurveillance et en faire un outil d’animation ludique des quartiers.

L’installation de caméras dans nos rues suscite, rappelez-vous, une vive polémique entre partisans d’une vidéo outil de protection des honnêtes résidents, et adversaires d’un contrôle liberticide des allées et venues de chacun.

Pour réconcilier les deux partis et motiver les habitants, il a été décidé de pêcher au hasard, chaque jour, une dizaine de visages filmés par les caméras et de placarder les photos sur les panneaux de la Ville. Ceux qui se reconnaîtront pourront se rendre, papiers



d’identité en poche, chez des commerçants de leur rue, associés à l’opération, et gagner des cadeaux :

boissons gratuites dans les cafés, savonnettes chez le pharmacien, pêches ou autres fruits de saison à

l’épicerie, coupe de cheveux offerte par le merlan du coin, un roman à choisir dans les librairies, un bouquet chez le fleuriste... Une fois par semaine, une tombola désignera le grand gagnant qui remportera une voiture ou un vélo (au choix).

«Si, par hasard, on ramasse du menu fretin de la délinquance dans nos files, ce sera joindre l’utile à l’agréable», assure-t-on à la préfecture où l’on rappelle qu’une telle initiative a été déjà menée avec succès à Glasgow par le chief superintendent Colin MacRow qui a été anobli par la reine.

L’opération *Souriez, vous êtes filmé* débute le premier jeudi d’avril.

Jeanne Poisson

Il y a quinze ans, dans le 18e du mois

Paru dans le 18e du mois n° 6, avril 1995

Le policier qui a tué Makomé au commissariat



Le juge d’instruction vient de décider : l’inspecteur Pascal Compain comparaitra devant la cour d’assises. Ce policier, dans un commissariat du 18e, avait tué d’une balle à bout portant un jeune de 17 ans qu’il était en train d’interroger.

C’était il y a deux ans, le 6 avril 1993. Dans le commissariat des Grandes Carrières, rue Achille-Martin, étaient gardés à vue deux jeunes. L’un d’eux, Makomé, était un Zaïrois de 17 ans. Que leur était-il reproché ? Soupçonnés de vol de cigarettes. L’après-midi tourne au drame. L’inspecteur s’énervait, tente d’arracher des aveux au jeune homme, sort un calibre 9 mm, et tire à bout portant. Makomé est tué...

Ce drame n’est pas un fait isolé, un coup de tonnerre dans un ciel serein... Un mois auparavant, Pasqua, ministre de l’Intérieur, avait fait des déclarations dures : les policiers seront “couverts” par leur ministre, légitimant leurs comportements car, selon M. Pasqua, «on les empêcherait de faire leur travail». Message reçu cent pour cent. D’autres jeunes sont tués par des policiers en France : dans le Nord, à Cherbourg...

Le terrain est miné depuis long-

temps dans le 18e, où les scènes de quadrillage policier, à la Goutte d’Or, constituent le lot quotidien. Jamais, avant ces années-là, la coupure n’est apparue aussi nette entre les policiers et un grand nombre de jeunes... Le climat du quartier est marqué par une montée des provocations : cela ne se limite pas aux réflexions de certains policiers, le commissaire Ruiz accompagne cet esprit avec zèle...

Après la mort de Makomé, durant une semaine, les manifestations se succèdent. En face, à côté des CRS et des policiers en tenue, qui ne sont pas particulièrement tendres, on voit des groupes en civil, armés de sortes de battes de base-ball, dont l’agressivité ne semble pas avoir de limites. Certains spectateurs croient à l’intervention de groupes de “fachos” ; mais non, ce sont des policiers. Devant eux, des jeunes non organisés, venus crier leur colère...

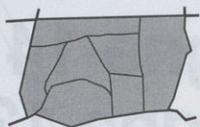
Les procès des personnes arrêtées durant ces journées ont lieu en mai 1993 et débouchent tous sur des condamnations, quels que soient les faits reprochés et malgré les contradictions apportées par des témoins aux affirmations des policiers : autour de 2 000 francs d’amende et deux mois de prison avec sursis...

Cependant l’émotion soulevée a fini par avoir des conséquences. Le commissaire Ruiz a été déplacé, et l’inspecteur Compain, qui a tué Makomé, a été mis en examen. Une question est posée : de quoi sera-t-il inculpé ? de meurtre, ou simplement de “coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner” ? Dans le premier cas, c’est la cour d’assises, dans le second la correctionnelle. Deux ans après les faits, le parquet vient de répondre : ce seront les assises. ■

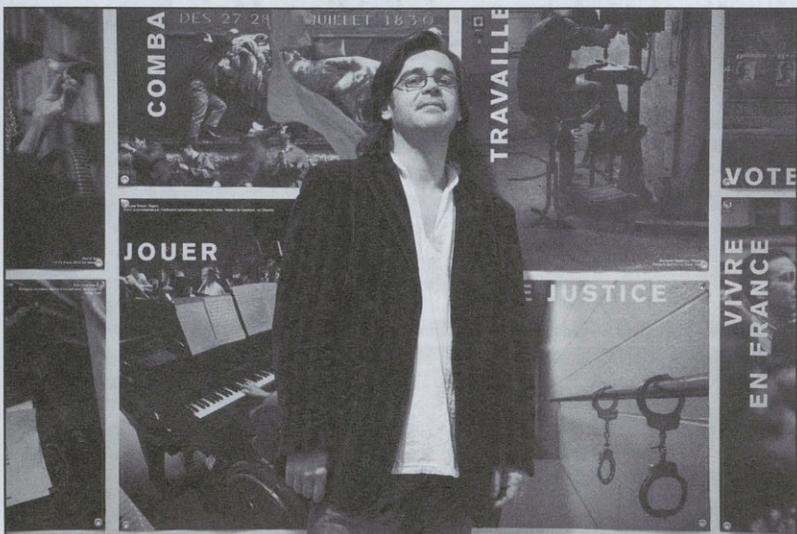
Note : Le 16 février 1996, dix mois après la parution de cet article, la cour d’assises de Paris a condamné Pascal Compain à huit ans de prison alors que le procureur avait requis une peine qui ne soit pas inférieure à dix ans.

Le jury a estimé que l’inspecteur n’avait pas volontairement donné la mort et que le coup était parti tout seul, ne retenant pas l’argument de l’accusation selon lequel le Manhurin du policier, dont la balle a traversé le crâne de Makomé, est un pistolet à détente dure exigeant une pression de six kilos pour tirer.

L’inspecteur était en prison depuis trois ans et donc libérable dès 1997.



Xavier Nater, le nouveau directeur de la Maison des associations



Xavier Nater dans la salle des ordinateurs de la MDA 18

Xavier Nater, chargé de scolarité au conservatoire du 18e, vient d'être nommé directeur de la Maison des associations en remplacement de Brigitte Bâtonnier. Sa prise de fonction officielle sera effective à mi-avril.

Brigitte Bâtonnier a quitté ce poste au 1er décembre 2009. Comment a-t-on pu laisser la Maison des associations orpheline pendant la période où sont décidés les choix stratégiques pour l'année en cours ? «Bizarre, vous avez dit bizarre...»

Xavier Nater connaît bien le 18e, il y habitait et a fréquenté durant six ans le conservatoire en classe de chant. Cet ancien banquier de 43 ans

a intégré, en 1999, le conservatoire comme chargé de scolarité et ce jusqu'en 2004. Puis il rejoint la "Maison des dix-huit conservatoires de la Ville de Paris" où il est en charge de l'organisation de tous les examens des conservatoires. En 2005, il entre à l'inspection de la musique de la Ville de Paris. En 2008, il revient à ses premières amours, chargé de scolarité au conservatoire du 18e.

Rencontrer les associations

La musique, c'est bien, mais il faut savoir en sortir. Après avoir épluché toutes les annonces de postes sur les sites d'arrondissements

et sur le Bulletin officiel municipal, il a fait acte de candidature pour ce poste de directeur de la Maison des associations du 18e, il est sélectionné puis choisi.

«Je ne tire pas un trait sur la musique, il n'en est pas question, mais je sentais un besoin de changer, de respirer un autre air, de ne pas me laisser enfermer dans un ronron qui aurait pu devenir lassant et non valorisant.»

Dans un premier temps, le nouveau directeur va prendre ses marques et rencontrer les présidents d'associations. Premier objectif : créer un projet de développement de réseau, un tissu associatif quelle qu'en soit la structure, décloisonner pour réussir un maillage qu'il faudra faire vivre. «C'est un travail de terrain et je compte sur ma connaissance de l'arrondissement pour mener à bien ma tâche», dit-il.

Michel Cyprien

Reprise des conférences de "l'Université populaire"

L'Université populaire du 18e, lancée à l'automne dernier par la mairie en partenariat avec l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), a repris son cycle de conférences après deux mois d'interruption.

Après une conférence sur l'entrée des jeunes dans la vie active, le 29 mars, trois autres sont programmées pour la saison. Ouvertes à tous, destinées à mieux permettre l'accès à la connaissance, suivies de débats, elles ont lieu à 19 h. L'entrée est gratuite.

• **Mardi 13 avril**, dans la salle de spectacle de l'hôpital Bretonneau, le sociologue Philippe Urfalino parlera de *Ces médicaments qui nous soignent. Qui décide ?* Il traitera de la mise en circulation de nouveaux médicaments et des stratégies face aux risques sanitaires.

• **Mardi 4 mai**, à la mairie, l'historienne Rita Hermon-Belot parlera de *Liberté des cultes et laïcité*. Il s'agira de définir quels sont les atouts et les limites du modèle français comparé à d'autres pays, États-Unis par exemple.

• **Vendredi 11 juin**, à l'Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon, l'ethnomusicienne Emmanuelle Olivier parlera de *La petite musique du monde*. Elle évoquera la création musicale et la dimension culturelle des diverses sociétés face à la mondialisation et l'avènement de la world music. ■

Brigitte Bâtonnier est maintenant à la Maison des associations du 12e

Brigitte Bâtonnier a porté la Maison des associations du 18e sur les fonds baptismaux. Nommée directrice en décembre 2003, elle a participé au bon déroulement des travaux de construction du bâtiment. Elle a élaboré, mis en route les modes de fonctionnement et les actions entreprises dès le début au bénéfice des associations. La Maison a été inaugurée le 30 mars 2004.

Auprès de Brigitte, une équipe de quatre agents a fait vivre la maison dès son ouverture. En décembre 2004, déjà 160 associations utilisaient les services visant à faciliter la vie des associations (salles de réunion, boîtes à lettres, photocopieuse, etc.). En mars 2009, plus de 500 associations étaient inscrites.

Outre les services, de nombreuses rencontres interassociatives ont eu lieu, des modules de formation (création d'association, comptabilité/fiscalité, dossiers de subventions, associations

culturelles...) mis au point et des conseils individualisés d'aide à la gestion dispensés. L'affaire roulait bien.

Au renouvellement de son contrat, Brigitte Bâtonnier, qui habite le 18e, aurait voulu rester dans son arrondissement et y terminer sa carrière (il lui restait deux ans à accomplir avant sa retraite) mais elle a été nommée, le 1er décembre 2009, directrice de la Maison des associations du 12e. Les autorités municipales n'ont pas donné de raisons convaincantes à son départ.

Une pétition demandant son maintien, signée de plus d'une centaine d'associations membres de la MDA 18, avait été envoyée à la Mairie de Paris et à celle du 18e.

Brigitte avait fait partie de l'équipe de rédaction (bénévole) de notre journal de 1997 à 2003 et avait été présidente de l'association des *Amis du 18e du mois* de 2000 à 2003.

M.C.

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

Conseils de quartier

- Jeudi 1er avril (19 h) **Amiraux-Simplon-Poissonniers**, 1 cité Traeger. Thème : le tri sélectif, bilan cinq ans après..
- Mardi 6 avril (19 h 30) **Goutte d'Or-Château rouge**, école 5 rue Pierre Budin. Thème : Vivre ensemble, nouveaux et anciens habitants, logements neufs et anciens, parc immobilier public et privé.
- Jeudi 8 avril (19 h) **Clignancourt-Jules-Joffrin**, école 20 rue Hermel. Thème : culture, commerce, urbanisme, propreté.

1er avril : Printemps des seniors

Printemps des seniors, jeudi 1er avril, de 9 h 30 à 18 h à la mairie : journée d'information consacrée aux retraités sur des questions telles que l'accès aux droits, la citoyenneté, les services, la santé, les loisirs, la culture. Animations, ateliers, représentations théâtre et danse. Journée organisée par le Point Émeraude du 18e.

3 avril : Bibliothèque La Rue

Rencontre, samedi 3 avril à 15 h 30, avec Jacques Lesage de la Haye sur le thème des enfermements, de la psychiatrie et de l'anarchie. Bibliothèque anarchiste *La Rue*. 10 rue Robert-Planquette. 01 42 23 32 18.

3 avril : Balade Porte Montmartre

Balade urbaine organisée par *Le Petit Ney* Porte Montmartre : histoire de la zone, des HBM, de la Moskova... rencontre avec les associations, visite des équipements de quartier et du futur îlot Binet. R.V. samedi 3 avril à 15 h au *Petit Ney*, 10 avenue de la Porte-Montmartre. Rés : 01 42 62 00 00.

7 avril : Forum de la petite enfance

Forum de la petite enfance (zéro à six ans), en mairie, mercredi 7 avril de 12 h 30 à 17 h. Tous les professionnels de l'accueil, la santé, les loisirs... l'aide aux familles pour informer les parents. Stands et film explicatif.

8 avril : Alain Weill à L'Humeur vagabonde

Dédicaces express (19 h 15 à 19 h 30) jeudi 8 avril à la librairie *L'Humeur vagabonde* (44 rue du Poteau) du livre d'Alain Weill, *Affiches*. Compilation d'affiches impertinentes, improbables, incorrectes, insolites.

10 avril : Autour d'un auteur aux Enfants sur le toit

À la librairie jeunesse *Les Enfants sur le toit*, samedi 10 avril à 14 h, Christophe Alline signera ses albums et animera un atelier recyclage (comment

(Suite de l'agenda page 6)

SUR L'AGENDA

(Suite de la page 5)

fabriquer un personnage et raconter son histoire). 22 rue Ramey.

■ **13 avril : Conférence sur les médicaments**

Conférence sur les médicaments et les stratégies de mise en circulation, organisée dans le cadre de "l'Université populaire" du 18^e. Mardi 13 avril à 19 h, à l'hôpital Bretonneau, 23 rue Joseph-de-Maistre. Entrée libre. (Voir page 5.)

■ **15 avril : Forum des métiers insolites**

Deuxième Forum des métiers insolites ou méconnus, jeudi 15 avril, à la mairie, de 13 h à 18 h. Présentation des métiers peu connus du public en présence de professionnels. Organisé avec le Conseil de la jeunesse du 18^e.

■ **30 avril : Poètes en Résonances**

Prochaine soirée poésie de l'association *Résonances* : vendredi 30 avril à 20 h, elle accueillera les poètes Gabriel Okoundji et Anise Koltz. Comme à chaque fois, un musicien les accompagnera. Entrée libre. (8 rue Camille-Flammarion.)

■ **30 avril : Rencontre avec les éditions Attila**

Rencontre avec les éditions *Attila* et ses deux fondateurs, Benoît Virot et Frédéric Martin, vendredi 30 avril à 18 h, à la librairie *L'Humeur vagabonde*, ... rue du Poteau. Petite maison indépendante de littérature, les éditions *Attila* viennent de fêter leur premier anniversaire.

■ **2 mai : Vide-greniers**

Vide-greniers organisé par l'association *les Jardins des Portes blanches*, amicale de locataires du 6-8 rue des Portes-blanches. Dimanche 2 mai (8 h à 19 h), rue Ordener, le long du mur de la SNCF et en face. Renseignements : 01 42 55 08 32.

Olympic Café
20 rue Léon

RESTAURATION CONTINUE

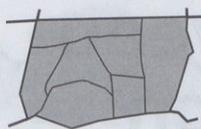
de midi à minuit
du mardi au samedi

Sur présentation du 18^e du mois

Formule midi 5€

Mafé / Banane / café
bœuf / plantain / café

Res. 01 42 52 29 93



Prolongement de la ligne 14 pour désengorger la ligne 13 : c'est prévu pour 2017.

Le projet devrait entrer prochainement dans sa réalisation. Mais beaucoup parmi les usagers, les associations et des municipalités concernées, mettent aussi en avant l'idée du "débranchement" à la Fourche.



Photos : Davide Del Giudice

La foule sur le quai à l'arrivée du métro. Au premier plan, un "pousseur" chargé d'aider à monter et se tasser.

La ligne 13 aux heures de pointe, à Saint-Lazare, à Place Clichy, à La Fourche, à Guy-Môquet, etc., c'est l'enfer. Le nombre de voyageurs au mètre carré dans les wagons est très supérieur au maximum jugé tolérable. Si l'on compare la situation actuelle à celle d'il y a quinze ans, ça s'est aggravé, malgré les améliorations techniques de détail que la RATP a multipliées. Il faut des solutions de fond.

C'est d'autant plus nécessaire que d'importants ensembles de logements vont être construits, en banlieue et à Paris (aux Batignolles notamment), sur des sites proches de la ligne 13, amenant encore plus de voyageurs. Et que des prolongations de la ligne 13 sont envisagées, d'un côté vers le Pont de Gennevilliers, de l'autre vers Stains.

La 14 doublerait la 13

Pour désengorger durablement la ligne 13, la solution envisagée par le STIF (*Syndicat des transports d'Ile-de-France*, organisme chargé des grandes décisions en ce domaine) est la prolongation de la ligne 14 (Saint-Lazare-Bibliothèque). À partir de Saint-Lazare, celle-ci suivrait vers le nord un trajet qui "doublerait" celui de la ligne 13 : voir le plan page 7.

Cette ligne 14 prolongée passerait par la Porte de Clichy (où la correspondance serait possible avec une des branches de la ligne 13 et avec le RER-C) et se dirigerait ensuite vers Mairie de Saint-Ouen.

Cette proposition offre divers avantages. La ligne 14 est entièrement automatisée. Les distances entre les stations y sont plus grandes que sur les autres lignes de métro (en moyenne 1,1 km au lieu de 500 m), ce qui permet d'atteindre une vitesse de 40 km/h (contre 25 km/h sur les lignes ordinaires). En outre, sur les stations de la ligne 14, les quais ont 120 mètres de long et permettront donc, selon les besoins, d'accueillir des rames de huit wagons, au lieu de six : donc moins d'entassement.

Normalement, beaucoup de voyageurs venant de Saint-Denis ou d'Asnières-Gennevilliers devraient trouver intérêt à emprunter cette ligne 14 prolongée, et ainsi libérer la ligne 13.

890 millions d'euros

Cela nécessitera des travaux importants. Calendrier annoncé :

- Jusqu'en 2013, les études et les procédures légales préalables.

- Puis quatre ans de travaux. Mise en service prévue en 2017.

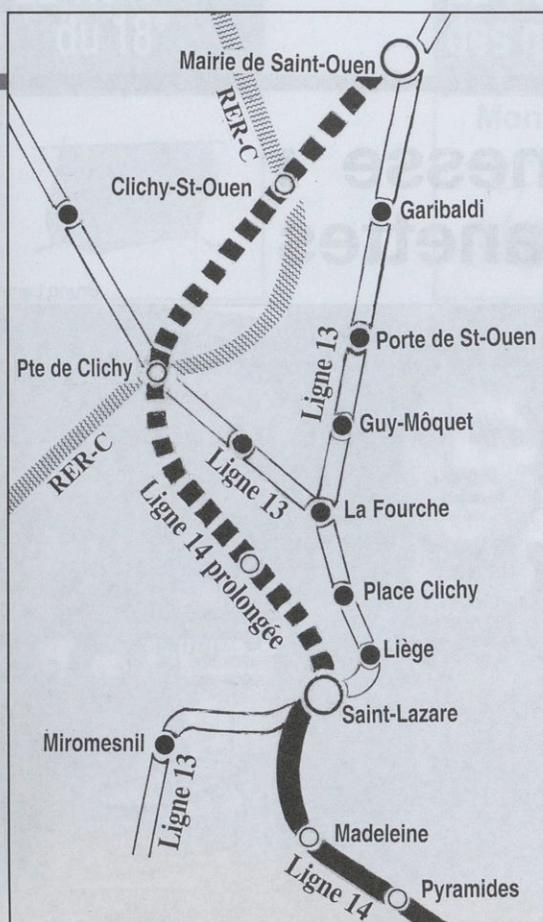
Coût estimé : 890 millions d'euros.

Sur ce projet, une grande concertation publique a eu lieu et s'est achevée le 11 février. Des usagers, des associations d'usagers, des municipalités ont fait connaître critiques et suggestions. Qu'en est-il sorti ?

Quelques positions

La *Fédération des usagers des transports en commun*, ainsi que les municipalités de Saint-Ouen et de Stains, soutiennent le *débranchement*, sans toutefois dire si, à leurs yeux, il doit être prioritaire par rapport à la solution proposée par le STIF.

La municipalité de Paris (représentée par Annick Lepetit, adjointe de Delanoë et députée du 17^e et du 18^e) approuve la priorité à la *prolongation de la ligne 14*. De même, l'association *Déclat 17/18*. En effet, le *débranchement*, s'il peut améliorer grandement la situation sur les deux branches au delà de La Fourche, ne changerait rien sur le "tronc commun" entre La Fourche et Saint-Lazare. ■



Asnières-Gennevilliers. Les voyageurs venant de ce côté seraient obligés à changer à La Fourche, mais cet inconvénient serait compensé par le gain de temps.

Seuls travaux nécessaires pour le *débranchement* : construire, à La Fourche, de nouveaux quais et couloirs de correspondance, ainsi que de voies de garage pour les rames.

La question du *débranchement* est posée depuis fort longtemps. Le conseil d'arrondissement du 18e avait pris une position favorable à cette solution il y a près de quinze ans. Aucune suite n'a été donnée. À qui revient la responsabilité de l'immobilisme ?

Jusqu'en 2006, au sein du STIF (l'organisme qui prend les grandes décisions en matière d'organisation des transports en Ile-de-France), le pouvoir appartenait à l'État. Les collectivités territoriales (région, départements...) y siégeaient mais ne pouvaient y jouer qu'un rôle consultatif. Les responsables, jusqu'à

Pour la majorité de ceux qui sont intervenus dans le débat, la prolongation de la ligne 14 est une bonne chose, mais un certain nombre d'entre eux conteste le caractère *prioritaire* que lui donne le STIF. Ils pensent qu'il faudrait plutôt donner la priorité au *débranchement*, moins coûteux et réalisable dans un délai plus court.

Un train sur deux

Le *débranchement*, qu'est-ce que c'est ? Une des raisons des difficultés de la ligne 13, c'est qu'à partir de La Fourche, elle se dédouble : une branche va vers Saint-Denis, une autre vers Asnières-Gennevilliers. Il ne passe donc, sur chacune des branches au delà de La Fourche, qu'un train sur deux. Cette fréquence moins importante est une des raisons de la surcharge en nombre de voyageurs.

La RATP a cherché à y remédier en diminuant les intervalles de temps entre les passages de rames. Aux heures d'affluence, sur le "tronc commun" de la ligne 13, la RATP s'efforce de faire passer l'intervalle de 1 minute 40" à 1 minute 35". Elle envisage de l'abaisser ultérieurement à 1 minute 30" (ce qui fera 3 minutes d'intervalle sur chacune des branches au delà de La Fourche). Mais ces améliorations ont des limites techniques en termes de sécurité.

Changer à La Fourche...

Depuis longtemps, des spécialistes proposent de supprimer le système de deux branches. La ligne 13 aurait une seule destination : Saint-Denis. La branche vers Asnières-Gennevilliers deviendrait une ligne autonome, appelons-la pour le moment ligne 13 bis. Les trains de la ligne 13 jusqu'à Saint-Denis circuleraient donc tous à 1 minute 30 d'intervalle.

De même sur la ligne 13 bis vers

Si on pouvait réduire les délais...

Pour les usagers de la ligne 13, le délai annoncé, 2017, c'est loin. Brigitte Kuster, maire du 17e, y a fait écho : il faudrait, dit-elle, se fixer 2016 comme objectif. Est-ce possible ?

Dans la première phase (2010-2013), les procédures légales (enquête publique, déclaration d'utilité publique) sont fixées par la loi, leur durée ne peut guère être raccourcie. Peut-on réduire le temps des études ? Il s'agit, rappelle la RATP, d'un projet lourd et exigeant (2,5 km de tunnel en grande profondeur).

Et pour la phase des travaux, 2013-2017 ? À étudier.

Mais une difficulté préalable doit être levée : actuellement, **le plan de financement n'est pas bouclé**. Si la

région et les départements concernés sont prêts à verser leur écot, l'État pour le moment n'a pas donné son accord pour payer sa part.

On assiste même actuellement, avec la création de la *Société du Grand Paris* (voir page 3), à une offensive en règle de M. Sarkozy et de son parti contre la région Ile-de-France. Le ministre Patrick Devedjian, qui est aussi président du conseil général des Hauts-de-Seine, a déclaré, dans une interview à *Direct-matin* (8 mars), qu'à son avis il faudrait supprimer le STIF !

La région déclare : même si l'État ne participe pas au financement, la prolongation de la ligne 14 sera réalisée quand même. Mais cela pourrait allonger les délais... ■

cette date, ce sont donc les gouvernements successifs.

En 2006, en vertu d'une loi de décentralisation (mise en place par un gouvernement dont M. Sarkozy faisait partie), le pouvoir au sein du STIF a été transféré à la région. Le président du STIF est maintenant Jean-Paul Huchon, président de la région. Il a fallu encore presque un an pour qu'il puisse exercer effectivement ce pouvoir : le gouvernement ne lui a transféré qu'avec retard les ressources financières correspondantes.

Trois ans après, on nous présente le projet de prolongement de la ligne 14. Mais on s'est aperçu, au cours de la concertation, que l'idée du *débranchement* avait été écartée sans même avoir été étudiée sérieusement par les services techniques du STIF et de la RATP... À l'issue de la concertation, les représentants du STIF ont annoncé qu'ils étudieraient cette proposition et la retiendraient peut-être. Ils semblent cependant décidés à conserver la priorité à la prolongation de la ligne 14.

René Molino

Portes palières et autres améliorations



La ligne 13 sera dotée, sur certaines de ses stations, de portes palières comme celles installées tout au long de la ligne 14 (que l'on voit sur la photo ci-contre).

La RATP indique que, sans attendre 2017, elle réalisera des améliorations sur la ligne 13. Notamment : 27 conducteurs supplémentaires, et des équipes de maintien "dédiées" à la ligne 13, intervenant au plus vite en cas d'incident.

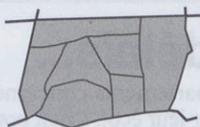
La RATP a par ailleurs commencé d'installer sur la ligne 13 un système de façades vitrées sur les quais des stations, le long des rails, avec portes coulissantes ne s'ouvrant qu'au niveau des portes des wagons.

Ce dispositif, déjà en fonction sur la ligne 14 et qui commence aussi à être installé sur la ligne 1 (Défense-Vincennes), est destiné à sécuriser la montée dans les trains, en évitant incursions sur les rails, chutes et suicides, et en diminuant les bousculades. Il permet, selon la RATP, une plus grande régularité du trafic.

Les façades et leurs portes palières sont déjà installées à Saint-Lazare, Invalides, Miromesnil. D'ici à juillet,

elles doivent être implantées dans douze stations de la ligne 13. L'addition est salée : 33,3 millions d'euros pour les douze stations.

Pourquoi douze seulement ? Pourquoi principalement celles qui s'ouvrent sur les "beaux quartiers" comme Miromesnil, Varenne, Saint-François-Xavier, Duroc ? Dans notre arrondissement, pourquoi seulement Place Clichy et pourquoi pas La Fourche et Guy-Môquet ? ■



Espace Bénévolat lance un site dédié aux 14-25 ans

Espace bénévolat vient de lancer un site (www.jeunebenevole.org) s'adressant aux 14-25 ans désireux de s'engager, ainsi qu'aux associations voulant rajeunir leurs équipes.

Espace bénévolat, dont le but est de mettre en contact aspirants bénévoles et associations (900 organisations partenaires et 25 000 contacts établis en 2009), souligne la volonté des jeunes à s'investir : 81 % déclarent qu'il est important de consacrer du temps à une association et 65 % affirment être prêts à aider les autres, selon un récent sondage Ipsos.

Elle souligne également leurs difficultés, ne sachant pas toujours où s'adresser et/ou ayant essuyé des refus. Aussi Espace Bénévolat a-t-il créé ce site où deux mille propositions de missions sont répertoriées. Ce sont, par exemple, des activités de soutien scolaire, d'alphabétisation, d'aide aux handicapés, d'assistance aux personnes âgées, des participations à des "maraudes" d'aide aux SDF, à l'animation de bibliothèques de rue...

Les propositions des associations sont décrites en détail avec explication des formations possibles et de l'encadrement. Le site répertorie également des offres de stages ouvertes aux 18-25 ans, notamment en direction des étudiants.

□ Espace Bénévolat, 130 rue des Poissonniers, hall 4-2, boîte 25. Tél. 01 42 64 97 34.

Jeannette Bougrab présidera la Halde

Jeannette Bougrab, qui a été candidate UMP (non élue) aux législatives dans le 18^e en 2007, va présider la Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité (Halde). Sa nomination par Nicolas Sarkozy a été annoncée le 23 mars.

Elle remplacera Louis Schweitzer, qui arrive en fin de mandat.

Le bruit a couru que M. Sarkozy songeait à nommer à ce poste Malek Boutih, qui fait partie actuellement de la direction du PS. Cela avait suscité des oppositions au sein de l'UMP. Gérard Longuet, président des sénateurs UMP, avait même déclaré qu'à son avis il valait mieux quelqu'un "du corps français traditionnel". (Étrange exemple de... discrimination.)

M. Sarkozy a donc renoncé à nommer un socialiste, mais maintenu son intention de choisir quelqu'un dont l'origine est représentative de la diversité française. Née en France, professeuse de droit, Jeannette Bougrab est la fille d'un ouvrier originaire d'Algérie. ■

Le Conseil de la jeunesse : les 15-25 ans aux manettes

Bruno Lemesle

Le Conseil de la jeunesse dans notre arrondissement (CJA) a été créé en 1998. C'est une instance municipale de démocratie participative qui permet aux jeunes de 15 à 25 ans de se familiariser avec les institutions, de participer à la préparation des décisions de la municipalité, et de réaliser des projets citoyens.

Le CJA doit favoriser l'échange, le lien social et la mixité entre les jeunes. Filles et garçons, dans ces groupes, apprennent à se connaître, à s'écouter, à débattre ensemble. Ils se forgent progressivement une culture commune et des objectifs qui les amènent à bâtir un "projet citoyen", depuis la conception jusqu'à la réalisation concrète. Cet apprentissage du montage d'un projet collectif leur apporte le sens de l'initiative et de l'autonomie.

Réaliser des projets

Les jeunes se réunissent régulièrement en présence de leur animateur. Voici quelques exemples de "projets citoyens" réalisés sur Paris : débat sur les enfants-soldats, campagne contre les discriminations, tournoi handisport, réalisation de films ou documentaires, soirées de prévention des risques et addictions, jeu de piste sur le développement durable, débat sur la sexualité...

«Paris doit se faire aussi avec les jeunes», affirme-t-on à la direction de la Jeunesse et des Sports de Paris. Tout ce qui a trait à la sphère publique pour les jeunes doit avoir droit de cité dans le CJA. C'est pour cette raison que les sujets évoqués, très politiques au sens étymologique du mot (ce qui concerne la vie de la cité), doivent insuffler un souffle frais aux décisions publiques.

C'est pour cette raison aussi que sont organisées des "matinées citoyennes" au sein des établissements scolaires afin d'informer les délégués des élèves.

Un cahier de vœux aux élus

Qu'en est-il dans notre arrondissement ? Xavier Aubry, responsable et animateur du Conseil de la jeunesse depuis un an, passionné de musique, a encouragé absolument tout ce qui avait été discuté et concocté au cours des réunions hebdomadaires, a créé des formes d'ateliers pour que les projets reposent sur une réalisation facile, une logistique bien huilée afin qu'ils voient le jour.

Les trois derniers en date ont été la création d'un "projet jeunes dans le quartier Blémont", la participation à la journée de la discrimination en organisant un tournoi de basket qui a eu un franc succès, la présentation d'un cahier de vœux aux élus...

Eliame, Hector et Redha sont les



Xavier Aubry, responsable et animateur du Conseil de la jeunesse.

grands artisans de la réussite du tournoi de basket. Ils ont élaboré les tableaux (seize équipes de quatre joueurs), le programme... ils ont fait appel à des arbitres bénévoles, ils se sont procuré ballons, sifflets, maillots, coupes en tapant à toutes les portes... Ils ont cherché désespérément un sponsor ! Malgré l'échec sur ce seul point, le 27 mars fut une belle journée de basket.

Du rêve à la réalité

Conclusions : Eliame, qui ne faisait rien de ses journées en dehors du lycée, s'est mis à participer à la vie de quartier et a même, à l'hôpital Bretonneau, formé un groupe de personnes âgées à l'internet. Avec Hector, lui aussi lycéen, c'est simple et très significatif : «J'ai l'impression de servir à quelque chose maintenant.»

Nassiba, d'origine comorienne, en terminale scientifique, a créé, avec une amie, une association sous le statut RNJA (Réseau national junior associations) pour faire du soutien scolaire, pour aider lors d'activités

artistiques et sportives, pour participer aux vies des quartiers. Voulant que ses activités soient inter-générationnelles, l'association va adopter très prochainement les statuts loi 1901.

Anaïs, 22 ans, a organisé récemment une soirée débat sur la contraception.

Tous ces jeunes ont un peu transformé leurs rêves en réalité.

Michel Cyprien

□ Pour rejoindre le Conseil de la jeunesse du 18^e : Xavier Aubry, Conseil de la jeunesse, 119 rue du Mont-Cenis. 06 83 57 69 93. xavier.aubry@paris.fr Réunion les lundis à partir de 18h.

Le Grenier à pain meilleure baguette de Paris

Le Grenier à pain, la boulangerie du 138 rue des Abbesses, a remporté cette année le prix de la meilleure baguette de Paris. Ce prix a été décerné, le 22 mars, par un jury de professionnels et de dégustateurs, à Djibril Bodian. Aspect, odeur et saveur, qualité de la croûte et de la mie : les baguettes de notre boulanger ont été choisies parmi celles de cent soixante-trois artisans parisiens.

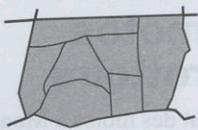
Le lauréat remporte 4 000 euros et il devient, pour une année, fournisseur officiel de la présidence de la République. Il devra donc livrer à l'Élysée quinze ou vingt baguettes par jour.

Ce n'est pas la première fois que notre arrondissement sort vainqueur de ce concours organisé par la Chambre professionnelle des artisans boulangers. Avant Djibril Bodian, Anis Bouabsa, des Ducs de la Chapelle (32 rue Tristan-Tzara), avait remporté le prix en 2008. ■

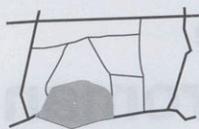
Mort de l'ancien président des P'tits Poulbots

Les P'tits Poulbots sont en deuil. Robert Rivière, qui fut leur président pendant quarante ans, est décédé le 6 mars à l'hôpital Bretonneau. Figure du 18^e, ancien officier municipal, Robert Rivière était également grand maître de la Commanderie du Clos-Montmartre et ambassadeur de la République de Montmartre.

Il était l'époux de Béatrice Rivière, ancienne adjointe à la petite enfance dans la municipalité Chinaud (avant 1995), décédée en octobre dernier. ■



Montmartre



Le Montmartrobus risque de manquer de véhicules

Des voitures vieillissantes, quelques-unes hors d'usage et pas de pièces de rechange disponibles...

Urgences pompiers : ne pas en abuser

Les pompiers de la caserne Carpeaux nous font parvenir un message de la brigade de Paris demandant à la population de ne pas abuser des appels d'urgence :

«En 2009, la brigade de sapeurs pompiers de Paris a reçu plus de 1 400 000 appels dont 14 000 étaient des fausses alertes.

Elle a effectué 494 000 interventions dont 75% d'entre elles relevaient du secours à victime ou de l'assistance à personne. Un quart de ces interventions n'étaient pas des urgences...

Les pompiers interviennent pour des situations de péril immédiat qui nécessitent la présence de secours dans le quart d'heure : incendie, fuite de gaz, de produits dangereux ou toxiques, risque d'effondrement, péril d'immeuble, matériaux menaçant de chuter, brûlures, électrocution, intoxications, accidents de la route, tentatives de suicides, arrêts cardio-respiratoires, hémorragies graves, section ou écrasement ou fracture de membres, accouchements immédiats, noyades, électrocutions...

La caserne Carpeaux

Lorsque vous appelez le 18 ou le 112, ce sont vos pompiers, ceux de votre secteur, qui se présenteront dans les plus brefs délais quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Si ceux-ci sont déjà sur une intervention, ce sont les pompiers des secteurs voisins qui interviendront, et mettront nécessairement plus de temps pour arriver sur les lieux.

Aussi, mobiliser vos pompiers pour une situation qui n'est pas urgente, c'est priver votre voisin de leur service!

Seconde en importance des casernes parisiennes, la caserne Carpeaux compte, sous la direction du capitaine Mikael Jourdan, 115 sapeurs-pompiers, tous logés sur place. En 2009, on y a comptabilisé 14 246 interventions. Le bâtiment, un vaste édifice de pierre et de briques installé entre la rue Carpeaux (entrée au numéro 12) et la rue Eugène-Carrière, date de 1899. Il a été entièrement rénové, avec préservation des façades, entre 2007 et 2009. ■

Le Montmartrobus a des problèmes. La RATP dispose en principe pour cette ligne de douze véhicules à propulsion électrique, des petits bus pouvant transporter chacun 40 personnes. Sept voitures sont nécessaires chaque jour pour un fonctionnement normal. Or, il est arrivé que, sur les douze voitures, huit soient indisponibles au même moment ! Les générateurs de deux d'entre elles sont totalement hors d'usage, et pour plusieurs autres, quand des petites réparations sont nécessaires, on ne peut pas obtenir de pièces de rechange.

«Cet hiver, on a battu tous les records d'incidents», nous confirme un des conducteurs de la ligne. Conséquence : des retards, des attentes, dont les usagers se plaignent.

Douze bus à quarante places

Le Montmartrobus est le premier (1989) des "bus de quartier" à Paris. Succès jamais démenti : en moyenne trois mille voyageurs par jour. Il est fréquenté par des personnes âgées, des mères de famille avec des enfants en bas âge, des écoliers... Sans compter les touristes.

C'est une ligne conviviale : souvent, les gens qui la fréquentent se connaissent. On bavarde, on se demande des nouvelles de sa santé, on commente les événements. Beaucoup d'usagers connaissent les conducteurs, quelques-uns même les appellent par leurs prénoms.

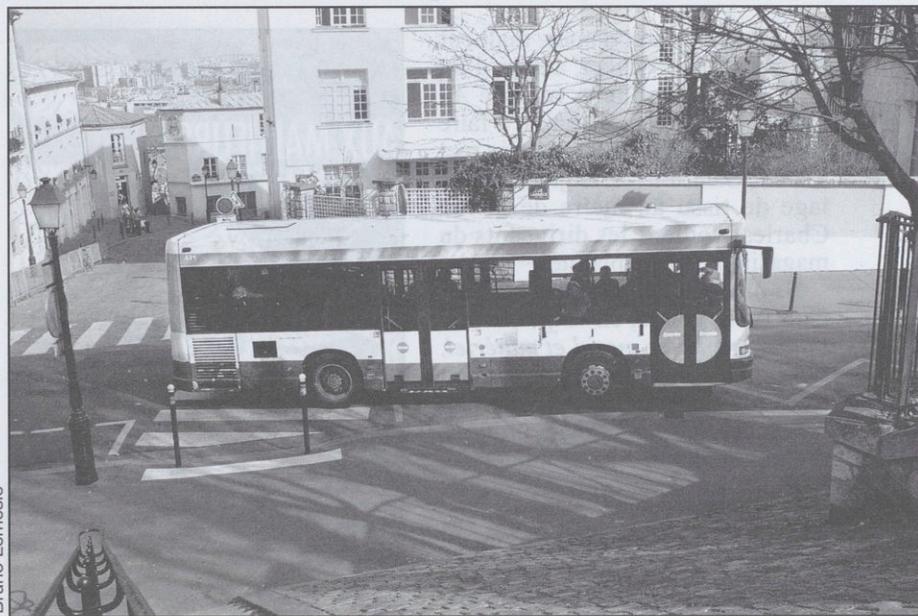
Il faut des voitures adaptées aux caractéristiques de la Butte : pentes raides, rues étroites (parfois encombrées de véhicules en stationnement illicite).

À la fin des années 1990, la municipalité de Paris, dirigée par Jean Tiberi, a souhaité que le Montmartrobus soit la première ligne de "bus électriques". Un appel d'offres a été lancé. Du fait du petit nombre de véhicules commandés, aucun des grands constructeurs n'a pu fournir à des conditions financières convenables, et c'est finalement une petite entreprise, PVI, qui a construit les douze bus entrés en service en 2000.

Malheureusement, cette entreprise n'a pas trouvé assez d'acheteurs de ce modèle : en dehors du Montmartrobus, il n'y a eu que quatre autres véhicules de ce type vendus dans le monde ! Pas assez pour que PVI pût assurer durablement le service après-vente. Actuellement, elle ne fournit plus les pièces détachées.

On va réviser tous les bus

La RATP a racheté un véhicule électrique PVI en service à Morzine (Haute-Savoie). La carrosserie est trop



À l'angle de la rue Lamarck et de la rue du Chevalier de La Barre.

corrodée, du fait de la neige, pour qu'il soit utilisable à Montmartre. On y prélève des pièces de rechange.

Et pour la suite ? La RATP a décidé de fabriquer elle-même les pièces de rechange. Mais le Montmartrobus est la seule ligne à traction électrique, et les ouvriers des ateliers RATP de la rue Belliard ne sont pas formés pour ce type de matériels. Un programme de formation a été mis en place. À partir de juin et sur un an (un bus par mois), les douze bus seront totalement révisés et remis à neuf.

Exigences très particulières

Ce problème a été abordé au conseil de quartier Montmartre, le 16 mars. Des usagers ont demandé : quand il y a un problème, ne peut-on pas transférer sur Montmartre des minibus d'autres lignes de quartier ?

Réponse de la représentante de la RATP : impossible ! D'une part, ces véhicules ne transportent que vingt usagers. Pour assurer le service de Montmartre, il faudrait deux fois plus de voitures, donc deux fois plus de conducteurs, et ce serait un coût prohibitif. Deuxième raison, technique : des essais ont été faits avec des voitures de la "Traverse nord-est" (du type *Sprinter*) et ils ne passaient pas dans les rues en pente, le plancher raclait le sol à certains endroits. Montmartre, c'est très spécial !

À plus long terme, la RATP a demandé aux autorités compétentes un budget pour remplacer le parc de véhicules du Montmartrobus. Et elle a engagé des contacts avec des constructeurs, leur demandant de proposer des prototypes. Mais ce sera long... et coûteux.

Noël Monier

Réouverture du passage de la Sorcière : toujours pas d'accord en vue

À fin d'obtenir la réouverture au public du "passage de la Sorcière", des représentants de la municipalité ont rencontré le 25 mars les copropriétaires de cette voie privée. Ceux-ci devaient donner leur réponse aux propositions faites par la mairie en janvier dernier. Ils les ont refusées. La réunion n'a donc pas abouti, mais le contact n'est pas rompu.

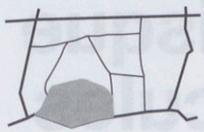
Le "passage de la Sorcière" (ainsi surnommé à cause d'un rocher aux formes fantastiques qui s'y trouve) est un chemin, en escalier sur une partie de son trajet, qui relie le 23 avenue Junot au 65 rue Lepic. Il était naguère ouvert en permanence, évitant un détour de sept à dix minutes. Mais c'est une voie privée. Il

y a environ trois ans, les copropriétaires l'ont fermé.

Un collectif de riverains s'est formé et fait pression pour obtenir sa réouverture. Mais des travaux sont nécessaires pour le remettre en état et les copropriétaires exigent, pour le rouvrir, que la Ville de Paris finance une part importante du coût des travaux.

La municipalité déclare qu'elle souhaite obtenir la réouverture, au moins de jour, mais «pas à n'importe quel prix». C'est sur le montant de la participation financière de la Ville que porte la discussion, qui va donc continuer.

Nous ferons le point plus complètement dans notre prochain numéro. ■



Le Marché Saint-Pierre porte plainte contre le roman *Au Malheur des Dames*

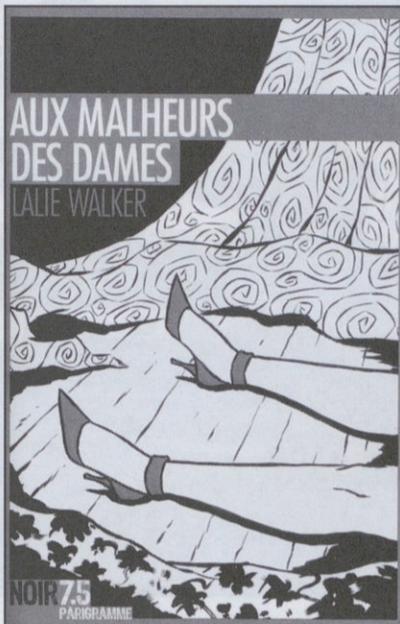
Cette œuvre de pure imagination a "le tort" de situer l'action dans ce magasin.

Malheur aux dames, malheur à Lalie Walker, auteur d'un roman policier intitulé *Au Malheur des Dames*, fiction à faire frissonner située autour du très réel Marché Saint-Pierre, le grand déballage de tissu au mètre de la rue Charles-Nodier : les dirigeants du magasin ont porté plainte.

Ils ont attaqué l'écrivain et l'éditeur, Parigramme, en «diffamation, injure, préjudice moral et matériel, atteinte à l'image». Ils réclament l'interdiction du livre, sorti en novembre dernier, et deux millions d'euros de dommages et intérêts.

Dans le roman (voir *Le 18e du mois*, décembre 2009), on en apprend de belles, effectivement, à propos du Déballage du Marché Saint-Pierre, contre lequel sévit un psychopathe assassin... mais c'est un roman. Et d'ailleurs, Lalie Walker prévient en exergue : «*Tout ici est fiction. Le Marché Saint-Pierre me sert d'unité de temps et de lieu romanesque.*»

Les patrons du magasin ne l'ont pas entendu ainsi. Ils ont même attaqué conjointement Hélène et Philippe Magdelonette, deux anciens salariés qu'ils avaient licenciés, l'un fin 2005, l'autre début 2006, après vingt-huit



et trente-quatre ans de service. Les Magdelonette s'étaient rebellés, avaient manifesté et campé devant le magasin des mois durant. Et voilà qu'on se venge en les accusant d'avoir «*suscité la trame du livre*» !

L'affaire doit passer le 9 avril devant la 17e chambre du tribunal correctionnel de Paris. En attendant,

le directeur des éditions Parigramme, François Besse, se dit «*stupéfait et attristé. C'est incompréhensible, c'est fou. Comment ont-ils pu imaginer qu'il s'agisse d'autre chose que d'une fiction ? Quel lecteur pourrait croire qu'un fou furieux rôde dans leurs étages ?*», nous a-t-il déclaré.

«*On nous reproche d'avoir utilisé un lieu réel, on nous reproche aussi une phrase prononcée par un protagoniste ("Ah, les patrons, tous des salauds"). Dans ce cas, il faudrait faire le grand ménage dans tous les librairies, les bibliothèques, les manuels scolaires. Toute la littérature est concernée.*» Au delà de la liberté d'expression, il souligne «*l' inanité des accusations*» et déclare n'y voir qu'une explication : «*C'est clair, cousu de fil blanc, ils veulent de l'argent.*»

S'ils ont gain de cause, il ne restera plus qu'à jeter dans le même autodafé Hugo, Balzac, Zola, Gaston Leroux... tout Léo Malet et l'intégralité des polars où un personnage prononce des propos malsonnants.

En attendant, un vœu du conseil d'arrondissement a été voté, le 22 mars, soutenant les accusés.

Marie-Pierre Larrivé

Trop de motos sur les trottoirs

Le stationnement des motos à Montmartre pose un problème : il y en a de plus en plus, et les parkings prévus pour les deux-roues motorisés sont insuffisants. Donc, elles sont de plus en plus à encombrer les trottoirs.

En réponse aux plaintes des habitants et de leurs associations, la municipalité a annoncé deux projets : d'une part la création de nouveaux espaces de parking deux-roues équipés, entre autres sur la placette à l'angle Lepic-Joseph-de-Maistre, et un autre (à l'étude) place Émile-Goudeau.

D'autre part, dans certaines rues interdites au stationnement des voitures en raison de leur étroitesse, on pourrait autoriser les motos (dont l'encombrement est plus réduit) à se garer le long du trottoir. Des essais dans ce sens, rue des Trois-Frères et rue du Baigneur (quartier Clignancourt) semblent se révéler concluants.

Une réunion publique sur ce thème a été annoncée pour bientôt par Dominique Lamy, adjoint au maire.

Il a indiqué aussi que des contacts ont été pris avec les sociétés de HLM pour voir s'il n'est pas possible d'aménager des espaces vélos dans les parkings souterrains. ■

Étalages débordants, des marquages au sol pour contrôler

Dans beaucoup de rues de Montmartre, les trottoirs sont étroits. Quand des commerçants, ayant l'autorisation d'avoir des étalages en dehors de la boutique, débordent hors des limites qui leur sont imposées, le passage des piétons et surtout des poussettes et des fauteuils roulants est gêné. Afin qu'on puisse contrôler, le conseil de quartier Montmartre avait demandé que, devant les boutiques, des pastilles apposées au sol marquent les limites autorisées.

Les services de la mairie avaient d'abord refusé. Ils viennent de se raviser et vont expérimenter ce système, d'abord rue Lepic, puis place des Abbesses. ■

Des ruches et aussi des apiculteurs

Des ruches à Montmartre : c'est la suggestion de l'Association de défense de Montmartre et du 18e (ADDM). Idée pas si étonnante : il existe déjà des ruches dans Paris, notamment au jardin du Luxembourg.

Mais il faut un lieu où les abeilles ne risqueraient pas d'être dérangées par les passants. Étude faite, deux lieux semblent possibles à Montmartre : en haut du "jardin sauvage" de la rue Saint-Vincent, ou bien sur un des talus en friche de la rue Gabrielle.

Mais d'abord, il faut des apiculteurs très compétents (même s'ils sont amateurs) prêts à s'en occuper régulièrement. Il faut les former, cela demande plusieurs mois. Un des jardiniers de la Ville affectés au jardin Saint-Vincent serait intéressé, deux adhérents de l'ADDM aussi. Affaire à suivre. ■

Prends-en de la graine : grande distribution de graines aux Abbesses

Prends-en de la graine : prenez donc des graines, c'est festif, c'est joli et c'est gratuit. L'opération *Prends-en de la graine* fleurit samedi 10 et dimanche 11 avril sur la place des Abbesses, devant la bien nommée boulangerie *Le Coquelicot*, avec une distribution de dizaines de milliers de graines offertes par la Ville de Paris aux habitants du quartier.

Les résidents sont conviés à emporter trois à six graines par personne. On les incitera à prendre des plantes médicinales (mélisse, sauge...), des plantes aromatiques (coriandre, radis...) et des plantes fleuries (lin, calendula, œillet, volubilis...), toutes choisies car «*faciles à vivre*» et ayant une longue et belle floraison.

Une documentation sera donnée et les preneurs de graines devront laisser leurs coordonnées, «*afin d'assurer un suivi de leurs plantations sur*

balcons et encadrements de fenêtres». Dans un deuxième temps, il est prévu de prendre des photos et d'organiser une exposition.

En attendant, place à la fête sur la place : ce seront des enfants déguisés en fleurs qui distribueront les graines et il y aura aussi de la musique, des animations, une exposition de peintures d'enfants de l'association Môm'artre, des décorations dans les vitrines des commerçants...

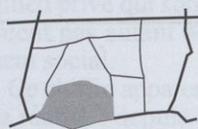
L'opération est à l'initiative de l'ADDM (Association de défense de Montmartre) et de Marie Duval, une cinéaste habitant la rue Germain-Pilon (la rue qui dévale depuis la place jusqu'aux boulevards). Elle est soutenue par la Mairie de Paris et par l'adjoint aux espaces verts du 18e, Pascal Julien.

□ Contact : Marie Duval
Tel. : 06 14 29 61 32.



La vie des quartiers

Montmartre



Montmartre, étape du chemin de Compostelle



Les aveugles en tête...

Les Compagnons de Montmartre organisent, samedi 24 et dimanche 25 avril, la quatrième édition de leur "Marche sur le chemin de Compostelle", balade ludique, culturelle et solidaire.

La marche emprunte les routes et les étapes que suivaient les pèlerins allant vers le tombeau légendaire de l'apôtre Saint Jacques. Samedi, les participants sont invités à parcourir sept kilomètres depuis la basilique Saint-Denis jusqu'à l'église Saint-Pierre-de-Montmartre. Marche tranquille avec pauses pour se rafraîchir et profiter d'animations musicales. Départ à 11 h et arrivée à 17 h.

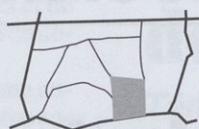
Dimanche matin, les marcheurs iront de Montmartre jusqu'à la Cité universitaire (9 kilomètres) avec des haltes à la tour Saint-Jacques, l'Île de la Cité et le parc Montsouris.

Comme les années précédentes, des aveugles participeront à la balade et marcheront en tête. Celle-ci est soutenue par le Comité des fêtes, le Syndicat d'initiative de Montmartre, l'Association des commerçants du Haut-Montmartre et le Lions Club.

□ Compagnons de Montmartre, 10 rue André-Barsacq. 06 15 43 26 97. E-mail : contact@compagnons-de-montmartre.fr

La vie des quartiers

Goutte d'or



Les Enfants de la Goutte d'Or lauréats du trophée "Femmes en sport"

Les Enfants de la Goutte d'Or viennent de remporter le trophée "Femmes en sport" attribué par la Ville de Paris aux meilleurs projets et stratégies permettant de développer la pratique sportive féminine.

Les prix, pour cette première édition du trophée, ont été remis le 7 mars, veille de la Journée des femmes. L'association a obtenu 4 000 euros, lui permettant de poursuivre et développer les activités primées.

Considérant que peu d'activités sont ouvertes aux filles dans le quartier, désirant leur permettre de sortir du domicile familial où elles sont souvent confinées à des tâches ménagères, voulant leur offrir une alternative au désœuvrement et favoriser leur autonomie et leur responsabilité, les Enfants de la Goutte d'Or ont lancé en 2001 un programme qui s'adresse aussi bien aux petites filles dès 6 ans qu'aux jeunes adultes avec le souci, outre le plaisir procuré, de lutter contre les discriminations et d'éduquer à la citoyenneté.

Une soixantaine de filles

Pendant les congés scolaires, tous les matins, l'association accueille les 6-12 ans (9 h à 11 h), puis les 12-16 ans (11 h à 13 h) pour une sensibilisation aux sports : basket, badminton, taekwondo, football, capoeira, danse. Par ailleurs, elle propose du football en club pour adolescentes et jeunes adultes avec entraînements hebdomadaires les mardis et jeudis soirs ainsi que du taekwondo, joué en équipes mixtes. Une soixantaine d'adhérentes de l'association participent à ces activités, encadrées par vingt bénévoles



Lydie Quentin

Chahira et Rama, de notre équipe victorieuse de la Galaxy-foot.

les et trois éducateurs-moniteurs.

L'association des Enfants de la Goutte d'Or a été créée en 1978. Environ six cents jeunes en bénéficient pour accompagnement scolaire, aide aux devoirs, ateliers culturels, loisirs éducatifs, sorties, séjours...

Autour de Lydie Quentin, la directrice, on compte sept salariés et une centaine de bénévoles.

Marie-Pierre Larrivé

□ 25 rue de Chartres. Tél. : 01 42 52 69 48.

Goutte d'Or j'adore : un concours d'affiche

Le Fonds de soutien aux initiatives des habitants (FSIH) du quartier Goutte d'Or-Château Rouge modernise et embellit son nom et lance un concours d'affiche.

Le fonds s'appelle à présent *Goutte d'Or, j'adore ! Château Rouge, je bouge !* (reprenant le nom d'origine donné à la création de l'initiative en 2007, et y accolant celui de Château-Rouge). La

création de l'affiche et du logo est mise à concours. Celui-ci est ouvert à tous les habitants du quartier jusqu'au 30 avril 2010, 17 heures. Des places de concerts, des repas chez les restaurateurs du quartier, des chèques cadeaux sont à gagner.

Goutte d'Or, j'adore ! Château Rouge, je bouge ! soutient des petits projets destinés à créer du lien social entre les habitants du quartier. Il est

financé par la Mairie de Paris et la préfecture de Paris, géré par l'association Salle Saint-Bruno et animé conjointement avec l'équipe de développement local Goutte d'Or.

□ Dépôt des dossiers et renseignements à la Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. 01 53 09 99 22. www.sallesaintbruno.org Résultats proclamés le 10 mai.

La "bavure" du boulevard Barbès : la LDH intervient

La section du 18^e de la Ligue des Droits de l'homme vient de s'adresser au préfet de police de Paris, au commissaire principal de l'arrondissement et au maire Daniel Vaillant pour protester contre l'interpellation, le 12 février, de jeunes gens qui organisaient une fête dans leur appartement (voir notre dernier numéro).

Quatre policiers avaient fait irruption dans l'immeuble, déclarant être venus suite à un cambriolage. Sur le palier du

premier étage où se déroulait la fête, ils ont exigé les papiers de tous, puis se sont énervés, ont frappé, menotté et traîné dehors deux des convives et les ont emmenés au poste de police de la Goutte d'Or. Ceux-ci n'ont été libérés que le lendemain et un médecin leur a donné cinq jours d'incapacité de travail.

Tous deux, ainsi que trois de leurs amis venus prendre de leurs nouvelles et expulsés violemment du poste de police, ont porté plainte. La Commis-

sion nationale de déontologie de la sécurité (CNDS) a été saisie par la sénatrice de Paris Nicole Borvo.

Dans sa lettre, la LDH évoque «*cas de violence policière d'une extrême gravité*» et exprime son «*indignation devant ces méthodes indignes d'une démocratie*». Elle déclare «*espérer que la lumière sera faite sur ces violations graves de la déontologie des forces de l'ordre et que des sanctions seront prises*». ■

À VOTRE DISPOSITION TOUS LES JOURS



Mimoea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

De l'héroïne au crack, l'évolution du trafic et de la toxicomanie dans le 18^e

Les problèmes de la toxicomanie, et des relations entre usagers de drogues et habitants des quartiers, reviennent périodiquement en débat.

Tentons de faire le point.

(Dossier à suivre dans le prochain numéro.)

La rénovation urbaine en cours dans le quartier Château-Rouge n'y a rien changé de fondamental, en tout cas pas encore : depuis plusieurs décennies que le marché de la drogue s'est installé dans le nord-est parisien, et particulièrement, sur le 18^e, dans le secteur Barbès-Goutte d'Or-Château Rouge et à La Chapelle, le trafic de drogue a évolué, mais n'a pas reculé.

Il s'est déplacé : il y en a moins rue Myrha, il n'y en a presque plus rue de Laghouat, mais c'est maintenant sur le boulevard Barbès que ça se passe. À La Chapelle, c'est plus calme. Mais une partie du trafic s'est "délocalisée" de l'autre côté du périphérique, dans des communes limitrophes de Seine-Saint-Denis.

Un marché installé

Explosion du trafic de cannabis, développement de celui du crack et des médicaments : l'héroïne, qui a longtemps tenu le haut de pavé, a laissé du terrain à d'autres produits. En témoigne l'évolution des quantités de drogues saisies dans l'arrondissement.

Entre 2000 et 2006, les prises de cannabis ont augmenté de 246 % ; celles de crack de 133 %. Les médicaments tels que le Subutex, le Rohypnol, la Méthadone font aussi l'objet d'un trafic hors des prescriptions médicales, et les saisies par la police ont été multipliées par huit. Depuis 2006, les quantités saisies ont un peu diminué, mais les gardes à vue liées à des affaires de drogue continuent d'augmenter : preuve peut-être que les dealers ont appris à mieux dissimuler leurs stocks.

Ce que ces statistiques ne précisent pas, c'est la proportion de résidents concernés par ces gardes à vue. Mais les responsables d'associations et même les simples habitants ont observé, depuis



Un consommateur de crack rue Myrha.

quelques années, que davantage de jeunes du quartier participent désormais au trafic, évinçant peu à peu les anciens "modous" (dealers de crack) dont c'était la spécialité.

Ils connaissent le secteur comme leur poche, savent mieux que personne planquer les doses et organiser des réseaux de surveillance pour signaler les présences policières. Ils ont aussi diversi-

fié l'offre, proposant crack, cannabis ou autre selon la demande du client.

Entre 5 000 et 7 000 toxicos

Dans le même temps, le nombre d'usagers repérés sur le secteur semble rester stable : entre cinq mille et sept mille. Mais ce chiffre ne recense que les usagers en souffrance qui ont recours aux dif-

Quelles réponses aujourd'hui à la tox

Le dispositif d'accompagnement et de prise en charge de ces exclus que sont la plupart des usagers de drogues s'est amélioré en dix ans. Les équipes des accueils fixes savent mieux répondre aux besoins des usagers en errance ; elles ne se contentent pas d'accompagner la précarité, mais s'allient avec d'autres équipes, médicales et hospitalières notamment, pour plus d'efficacité. Un centre de soins pour polytoxicomanes s'est ouvert à EGO, des consultations sont organisées à la Boutique.

Mais les modalités d'hébergement restent très insuffisantes. La prise en charge des troubles psychiatriques demeure très difficile malgré l'existence d'équipes de liaison psychiatrique.

Limiter les dommages

«C'est un leurre de penser que l'on peut supprimer les toxicomanies, prévient Pierre Leyrit, mais on peut limiter l'augmentation et créer les conditions pour limiter les dommages, aussi bien pour les usagers de drogues que pour leur environnement.»

Les politiques publiques évoluent trop lentement parce que l'on part du principe que, quand le pas

de la toxicomanie est franchi, il est trop tard : on ne croit pas à la réinsertion des toxicomanes. C'est le contraire qu'il faut faire. «C'est-à-dire préserver les chances de survie et de santé des toxicomanes, sans les stigmatiser, éviter les conduites à risque et la glissade vers l'exclusion...»

Les programmes d'échange de seringues n'empêchent pas toujours les toxicomanes de partager l'aiguille stérile nouvellement remise et de continuer à se contaminer, ou encore de contracter des infections graves en s'injectant sans précautions dans un environnement crasseux (caves, WC, etc). Des contaminations ont lieu aussi avec le partage des "pipes à crack", lorsqu'il existe des blessures ou des brûlures à la bouche. Certains s'injectent des substances toxiques, faute de pouvoir vérifier la qualité des produits que leur vendent les dealers.

C'est pourquoi des voix s'élèvent pour demander l'ouverture de salles d'injection, où la drogue ne serait pas fournie, mais l'hygiène garantie et la surveillance médicale possible. Ces dispositifs existent dans plusieurs autres pays européens ; le Conseil de Paris a décidé une enquête sur ces expériences (voir le 18^e du mois, mars 2010). Le 15 mars dernier, la Fédération française d'addictolo-

Les associations spécialisées

Un certain nombre d'associations, dans notre arrondissement, mènent une action en direction des toxicomanes, afin de leur permettre l'accès aux soins, parfois à la sortie de la drogue, et lutter contre la "dé-socialisation", contre la situation de misère dans laquelle vivent beaucoup d'entre eux.

Dans notre prochain numéro, nous ferons le point sur l'action d'EGO (Espoir Goutte d'Or), de la Boutique (qui depuis un peu plus de deux mois a quitté la rue Philippe-de-Girard pour s'installer dans des locaux mieux adaptés boulevard Ney), du Sleep'in, de la Terrasse (qui est notamment un "centre méthadone"). ■

férentes associations pour leurs besoins sociaux et médicaux élémentaires. Pas les consommateurs en milieu privé qui sont difficilement repérables et ne créent pas autant de problème dans l'environnement social.

Ce chiffre apparemment stable dissimule une autre réalité : depuis dix ans, de nombreux toxicomanes sont morts et d'autres les ont remplacés, tombant à leur tour dans l'addiction.

«Certains de ces nouveaux venus prennent déjà le chemin de l'exclusion, c'est-à-dire de la polytoxicomanie errante, explique le directeur de la Coordination toxicomanies, Pierre Leyrit. La présence de la drogue sur les quartiers facilite l'expérimentation. Et plus il y a expérimentation, plus fréquent est le passage à l'addiction.»

Errance et maladie

Du côté des habitants cependant, alors que l'irruption du crack avait été très mal vécue, la tension a baissé : ils font moins appel à la Coordination qu'il y a quatre ou cinq ans, tant à propos de l'espace public que privé, souligne encore Pierre Leyrit.

D'une part parce que les regroupements continus sur les points chauds, toujours péniblement ressentis par la population, sont moins importants en intensité, moins durables et moins visibles : les correspondants de nuit, la police et même les agents de la voirie le constatent. Et aussi parce que l'accroissement des dispositifs médico-sociaux mis en place au cours des dernières années entraîne un soulagement par rapport à la pression qui existait.

En revanche la situation des usagers de drogue demeure souvent dramatique. La mortalité par overdose a diminué, le sida a reculé de façon importante grâce aux actions de la "politique de réduction des risques" (par exemple les programmes d'échanges de seringue, une neuve contre une usagée, pour éviter les contaminations). Mais les hépatites sont de plus en plus nombreuses, souvent dès les premières prises, et l'état de santé des "polytoxicomanes de rue" (les "zombies", comme on dit parfois dans le quartier) est catastrophique.

L'évacuation des squats de crackers a rompu les liens de solidarité qui s'étaient tissés entre certains d'entre eux. Sans domicile, ils sont encore plus exclus, relégués dans des secteurs abandonnés, notamment sous les ponts du périphérique...

Marie-Odile Fargier

latoxicomanie ?

gie a demandé aux pouvoirs publics de mettre en œuvre de tels projets.

Surtout il faut travailler en amont pour limiter l'accroissement du nombre des toxicomanies, et d'abord en direction des plus exposés, les jeunes : ils sont plus vulnérables physiologiquement et psychologiquement et tombent plus vite dans l'addiction, parfois dès la première prise. Comme pour l'alcool ou le tabac, il faut donc retarder le plus possible cette première prise. Or c'est l'inverse qui se passe : on constate que cela démarre de plus en plus tôt.

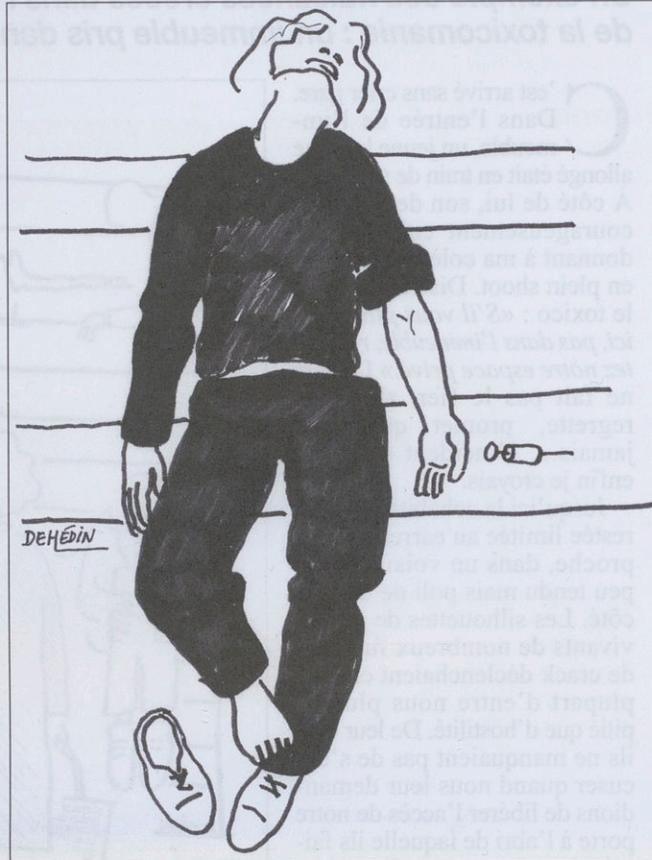
"Fêtez clair"

La Ville de Paris a lancé en direction des adolescents une campagne d'information avec distribution de petits carnets d'information, "Fêtez clair", pour les informer et les responsabiliser. «Mais, estime Pierre Leyrit, il faudrait travailler en amont sur ce qui pousse vers l'addiction. Il faudrait aussi élargir la réflexion à toutes les addictions, car il n'y a pas que la drogue. Il y a des addictions à l'alcool, aux médicaments, à l'écran, au porno, aux jeux vidéos, aux jeux d'argent..., qui ont la même cause, le besoin de fuir la réalité, et dont les effets sont parfois aussi ravageurs.»

M.O. F.

Daniel : «Oui, on peut sortir de la drogue...»

Témoignage d'un ex-toxicomane, accroché au théâtre et à la vie. Un itinéraire parmi d'autres...



Daniel a 48 ans et un visage juvénile auréolé de mèches blondes. N'était son teint diaphane, qui pourrait soupçonner qu'il a été esclave des opiacés, qu'il a passé des années en prison avant de choisir, avec l'aide de la méthadone, la liberté ?

Il vit à Montmartre. Depuis dix ans qu'il s'est séparé de l'héroïne, Daniel prend soin de son esprit et de son corps. Il s'adonne au théâtre, à la lecture, à la musique, il forme des projets. Bien calé dans la vie, il dit qu'aujourd'hui il est heureux.

Drogue et délinquance

Issu d'un milieu bourgeois, il a passé une enfance dite "protégée" entre une mère et un beau-père qui pensaient que, pour lui, tout allait bien. Mais l'enfant solitaire souffrait de l'ambiance familiale où «tous les sujets étaient tabou», souffrait en particulier de ne pas connaître le nom de son géniteur.

Il évoque sa mère qui appliquait à la lettre les préceptes de l'ex-chroniqueuse Mènie Grégoire (sur RTL, l'émission *Allo, Mènie ?*, questions-réponses sur la famille, la sexualité) à laquelle il voue de la rancune, ses propos ayant conforté sa mère dans la pratique systématique du non-dit.

La famille s'agrandit, Daniel a une demi-sœur, avec laquelle il ne se reconnaît toujours pas d'affinités. Adolescent en mal-être, il quitte la maison, fuyant sa famille sans pour autant trouver sa place dans la société. Il connaît les centres d'éducation surveillée.

Il fait des petits boulots, part quelque temps en Scandinavie. Rentré à Paris, il fréquente le milieu punk... Examinant aujourd'hui cette époque de sa vie, il reconnaît que le tout jeune homme qu'il était constituait «le pigeon idéal» pour les dealers.

Il sniffe, puis se shoote à l'héroïne. Il a 17 ans, et des «petites conneries» le conduisent en taule quelque temps.

À sa sortie, il refait «des conneries, des grosses». Ses besoins d'héroïne allant croissant, il braque des banques.

Début des années 80, c'est l'époque où un ami de retour des États-Unis lui recommande un maximum d'hygiène dans la pratique de la seringue, lui expliquant que «là-bas, beaucoup d'homosexuels meurent d'une maladie bizarre» : le sida n'a pas encore de nom.

Il prend cinq ans de prison pour un hold-up. «En sortant, je n'étais plus le même qu'en entrant. La prison m'a remis sur pied... pour un certain temps.»

Pendant ces années d'enfermement, il a tout fait pour «ne pas s'endurcir», s'interdisant d'aboutir à une vie de voyou. Il puise sa force à l'atelier de musique en prison initié par Lili Le Forestier (la mère du chanteur Maxime Le Forestier) et renoue avec la musique pratiquée dans son enfance.

Le déclencheur : l'enfance

Libéré en 1989, il est sevré et persuadé qu'il ne se retrouvera jamais pris au piège de la drogue. Mais cette société qu'il ne comprend pas ne fait rien pour l'accueillir. Il trouve les gens «sans intérêt». De petits boulots en stages, sans jamais trouver sa place, il dérive... et replonge.

Pour survivre, il fait la manche. Il évoque dix ans de galères, dix années d'errances, de rue en squats, marginal accroché à l'héroïne à hautes doses.

«Les jeunes d'aujourd'hui raconteront des itinéraires différents, confie-t-il, mais ceux de ma génération diront la même chose : le déclencheur c'est l'enfance. On vit à part, on tombe très bas. On se trouve au fond du trou et pour longtemps.»

Une rupture de tendons à la main gauche prive Daniel, le gaucher, de l'usage de sa guitare. Il s'enfoncé dans une sorte de néant, faisant, croit-il, le deuil de la musique.

À 37 ans, un sursaut

À 37 ans enfin, il décide dans un véritable sursaut «qu'il faut que ça change !». Au centre *Émergence-Tolbiac*, destiné aux patients souffrant de troubles liés aux drogues, il commence un traitement de substitution avec la méthadone, qui l'aide «à sortir la tête de l'eau». La méthadone, précieuse «béquille» dont il ne se sépare plus, lui permet de se resocialiser, dit-il. «Ce médicament n'apporte aucun plaisir mais empêche de souffrir. Et quand on est toxicomane, on s'arrange pour ne pas souffrir.» Il trouve du travail.

L'association *Les Enfants des rues*, partenaire d'*Émergence*, l'intègre à son atelier de théâtre. Daniel y trouve une bouffée d'oxygène. Il participe à de petits spectacles amateurs et ça

Suite page 14

Quand "ils" nous ont envahis : le difficile face-à-face avec les "tox"

Un exemple des nuisances créées dans l'environnement par le développement de la toxicomanie : un immeuble pris dans la tourmente.

Suite de la page 13

plaît à cet autodidacte qui a le goût des mots, puisé à l'aune de brillants auteurs. Il pratique le théâtre pendant trois ans, mais l'absence de subventions met un terme à l'expérience.

La chance lui sourit à nouveau : il rencontre Sylvie Haggai dans le cadre de l'atelier-théâtre d'EGO (Espoir Goutte d'Or). Une rencontre-clé qui va le conduire au théâtre-amateur de la Compagnie Gaby Sourire fondé par la réalisatrice, «une femme qui vous respecte et ne vous juge pas», dit-il.

Un spectacle sur le sida

Il cite «des cas graves qui, après un an de travail avec elle, ont émergé». On a pu le voir en juin dernier accompagner, à la guitare avec laquelle il a renoué, une soirée donnée à l'Espace Fleury-Barbara par l'atelier-théâtre de Gaby Sourire, *Que d'espoir !*, sur des textes d'Anockh Levin et Jean-Michel Ribes. Et il est fier d'avoir participé aussi à un spectacle sur le sida, *Voilà de quoi nous voulons vous parler*, à partir de textes d'auteurs et de textes écrits par des toxicomanes, spectacle présenté à la Salle Saint-Bruno et à la mairie du 18^e en décembre 2008.

Assidu, et très motivé selon Sylvie, le jeune homme estime qu'«en atelier-théâtre où le travail vous met à nu, vous entendez des choses qui peuvent faire mal mais il n'y a qu'en les entendant qu'on évolue».

Le théâtre, une thérapie

Il y a une dizaine d'années, la mère de Daniel s'est, selon lui, "réveillée", se portant garante pour la location d'une chambre, puis d'un petit appartement montmartrois. Il dit apprécier ses visites trimestrielles. Il s'avoue heureux de constater que, dans la société actuelle, on écoute la parole de l'enfant. Évoquant sa "renaissance", il y associe la musique, la littérature et, surtout, le théâtre, «la meilleure des thérapies».

Dans sa vie, il y a donc maintenant le théâtre, la rencontre avec des gens "normaux", les films qu'il a envie de voir et les livres qui lui plaisent, la musique. Il ne connaît pas l'ennui, il a toujours «quelque chose ou quelqu'un auquel se rattacher», et rien ne peut l'empêcher de «faire ce qu'il veut».

Il a des amis qui l'apprécient et réciproquement. Tour à tour coursier, barman, garçon de café, à défaut de trouver un travail stable, il a, dit-il, retrouvé sa dignité. Il s'est inscrit en faculté à la rentrée 2009 et il projette, dès que ce sera possible, un voyage en Asie du sud-est avec son amie. Daniel dit qu'il vit bien. Libre !

Jacqueline Gamblin

C'est arrivé sans crier gare. Dans l'entrée de l'immeuble, un jeune homme allongé était en train de se piquer. À côté de lui, son dealer s'est courageusement enfui, abandonnant à ma colère son client en plein shoot. Discussion avec le toxico : «S'il vous plaît, pas ici, pas dans l'immeuble, respectez notre espace privé.» Le gars ne fait pas le fier, s'excuse, regrette, promet que plus jamais... L'incident est clos, enfin je croyais.

Jusqu'ici la cohabitation était restée limitée au carrefour tout proche, dans un voisinage un peu tendu mais poli de chaque côté. Les silhouettes de mort-vivants de nombreux fumeurs de crack déclenchaient chez la plupart d'entre nous plus de pitié que d'hostilité. De leur côté ils ne manquaient pas de s'excuser quand nous leur demandions de libérer l'accès de notre porte à l'abri de laquelle ils faisaient commerce ou allumaient leur doseur.

Mais cela ne s'est pas arrêté. Quelques jours plus tard, tout un groupe était installé au pied de l'escalier, pipe de crack à la main, et il fallut palabrer longuement pour qu'ils sortent... et reviennent peu après : tous se refilaient notre numéro de code et les plus costauds ouvraient notre porte à coups de pieds redoublés malgré les deux ventouses électriques qui la fermaient.

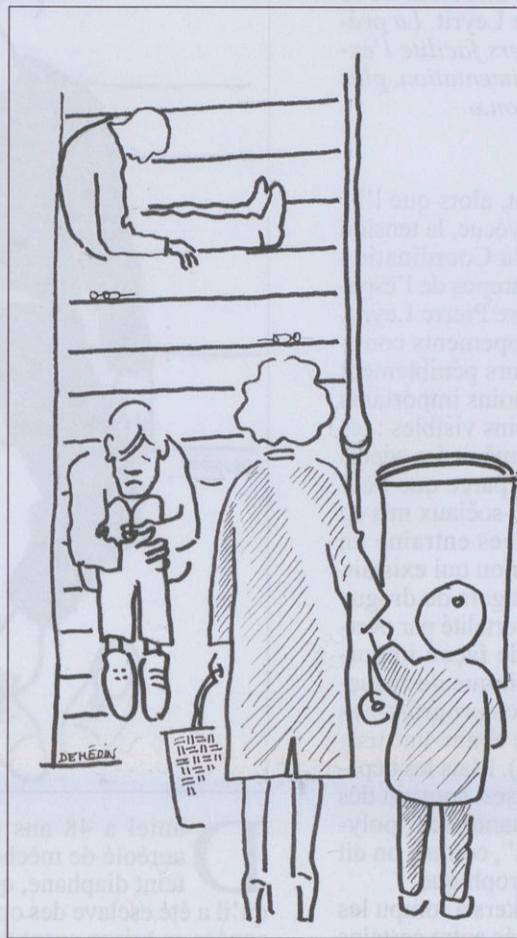
Des feux dans l'escalier

A partir de là, ça n'a plus arrêté, jour et nuit. Par groupe de cinq à douze ils débarquaient, coinceant les boutons de la minuterie avec des tickets de métro pour éclairer leurs réunions. A toute heure retentissaient les bruits de leurs discussions, voire de leurs engueulades. Les odeurs de crack brûlé s'infiltraient sous nos portes, ainsi que celles des feux de papiers qu'ils allumaient pour chauffer leurs produits juste devant les conduits de gaz !

Le petit vieux du premier étage en devenait fou, sortait en hurlant, couteau à la main, déclenchant en retour des bordées d'injures. Nous étions quelques-uns à nous précipiter alors dans l'escalier pour éviter que la querelle tourne au drame. Parmi nous, deux locataires d'origine africaine qui se faisaient copieusement insulter par le petit vieux, raciste en plus qu'exaspéré, et par les toxicos qui les traitaient de traîtres. La majorité des crackers étaient noirs et le petit vieux raciste incapable de faire la différence entre deux visages sombres.

De jour en jour ça empirait. Bientôt ont commencé les passes sur les paliers, avec préservatifs béants abandonnés. Nous avons même dû nettoyer des pipis cacas.

Et puis nous avons compris : tout ce petit monde venait acheter sa drogue chez un dealer qui avait ouvert boutique dans un studio de l'immeuble. Ses clients impatients consommaient aussitôt dans les escaliers et le hall. Du coup, ils s'y sentaient chez eux et prenaient fort mal



que nous exigeons qu'ils s'en aillent. Quant au dealer, il prit nos remarques de très haut, niant l'évidence et nous mettant au défi de prouver sa culpabilité.

Les habitants décidèrent donc d'écrire au commissaire de l'arrondissement – c'était M. Pecquet – pour signaler le trafic, les risques d'incendie et la tension extrême entre habitants de l'immeuble et toxicomanes. Que croyez-vous qu'il arriva ? Rien ! Silence radio, comme lorsque nous appelions le commissariat la nuit pour signaler les troubles : toutes les patrouilles étaient toujours occupées sur des affaires plus importantes et viendraient plus tard, c'est-à-dire jamais.

Une amie du quartier nous fila la bonne info après des mois de galère : réécrire au commissaire en lui rappelant le courrier envoyé trois mois auparavant, et surtout en adressant copie au préfet de police, au maire du 18^e, à l'adjoint chargé de la sécurité et à sa chargée de mission (alors Myriam El Khomri, devenue depuis élue au Conseil de Paris), et aussi à la *Coordination toxicomanies*.

Tous les résidents ont signé une pétition jointe à la lettre. Et enfin on nous a entendus. Le directeur de la *Coordination toxicomanies* est venu sur place rencontrer les habitants. Il nous a écoutés, découvrant une situation qu'il ne soupçonnait pas aussi problématique, et nous a promis de signaler notre cas à la prochaine réunion mensuelle entre la municipalité et le commissariat.

La bonne marche à suivre

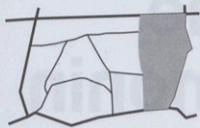
Dès lors nous avons vu débarquer la brigade anti-criminalité (BAC) cherchant où planquer pour vérifier nos dires. Au sein du commissariat, une cellule spécialisée nous appelait régulièrement pour connaître l'évolution de la situation. Les patrouilles qui arpentaient le quartier ont reçu consigne d'entrer systématiquement dans l'immeuble pour constater les éventuelles infractions.

Il a fallu quelque temps à la BAC pour arrêter le dealer, et quelque temps encore pour que la nouvelle se répande parmi ses clients. Alors nous avons pu souffler. Enfin, presque : notre homme partageait le studio avec deux compères qui ne furent pas inquiétés ! Alors que l'on dealait jour et nuit dans ce tout petit logement, la police a maintenu qu'ils n'étaient ni complices ni recéleurs. Il a fallu réussir par nous-mêmes à faire partir ces prétendus squatteurs, à force de persuasion et même de menaces. Cela a pris plusieurs mois.

Aujourd'hui ça va bien, merci. Nous avons fait renforcer la première porte et en poser à grands frais une seconde avec un interphone. Nous changeons le code très souvent et nous restons sur le qui-vive. Mais au moins nous connaissons désormais la marche à suivre.

Et vous aussi maintenant, si pareille mésaventure vous arrive.

Bernadette Barrois



«J'y suis, j'y reste» : à la tour Boucry, on résiste à l'expulsion par France Télécom

Propriétaire de logements où vivent quelques-uns de ses salariés ou des salariés de La Poste, France Télécom veut expulser ces locataires au moment où ils prennent leur retraite.

À quelques centaines de mètres de la Porte de La Chapelle, s'élève la tour Boucry. Dans cette copropriété de 500 logements, une vingtaine de familles est installée parce que l'un de ses membres travaille à La Poste ou à France-Télécom qui est leur propriétaire. Aujourd'hui l'entreprise a décidé de se séparer du patrimoine immobilier, elle demande donc aux occupants de quitter leur appartement dès que l'heure de la retraite a sonné. (Elle n'en est pas à son coup d'essai : voir *Le 18e du mois* de mai 2008.)

La direction de l'immobilier de France-Télécom se réfère à la convention de logement signée par les familles. Elle stipule que la cessation d'activité entraîne le départ.

En retraite le 1er mai 2010, Gisèle Dupré est invitée à déménager avant cette date. Elle ne l'entend pas de cette oreille et a fait savoir son refus. «*Je ne partirai pas d'ici, car je n'aurai aucune possibilité de me reloger à Paris dans les mêmes conditions.*»

Son avis est partagé par la quasi-totalité des autres locataires. Ils estiment, de plus, que France Télécom ne retient de la convention que ce qui l'arrange. Selon eux, l'entreprise oublie que le contrat avait été signé entre les agents et l'administration des PTT, à une époque où France-Télécom n'existait pas encore.

Fonction sociale abandonnée

La plupart des familles ont emménagé depuis plus de vingt ans. À l'époque, l'agent quittant son logement était systématiquement remplacé par un autre collègue. Aujourd'hui, une fois libéré, le logement est vendu.

Ainsi la fonction sociale est abandonnée. Les locataires sont ainsi tous convaincus que leur demande n'a rien d'excessif. «*Nous n'avons pas choisi cet immeuble plus qu'un autre, explique M. Pépinter. Or, à l'époque, des logements HLM ont été attribués à certains collègues. Personne ne leur demande de partir. Nous revendiquons le même traitement.*» Les locataires, fermement décidés à défendre

leur point de vue, ont adressé en novembre dernier une lettre où ils expliquaient leur position et demandaient une entrevue à la direction de l'immobilier. Le 4 mars, en guise de réponse, ils ont reçu un courrier les informant que France-Télécom souhaitait vendre les appartements aux occupants actuels.

Cette proposition ne répond en aucune façon à la demande des loca-

taires. Réunis mercredi 17 mars ils ont décidé de se mobiliser pour empêcher que Gisèle Dupré soit contrainte de partir, et d'interpeller la Mairie de Paris, déjà saisie lors des précédentes démarches de France-Télécom. Le conseil de Paris avait adopté des vœux pour que la Ville se porte acquéreur des logements si France-Télécom manifestait son intention de les vendre. ■

Le marché de l'Olive ne rouvrira qu'en septembre



Thierry Nectoux (www.chambrebois.com)

La rénovation du marché de l'Olive, le grand marché couvert de La Chapelle, s'éternise. Il ne

devrait rouvrir qu'en septembre. Construit en 1855 par Auguste et Lucien Magne, le bâtiment subit

une réhabilitation complète. Les travaux, de grande envergure, ont démarré début février 2008. À l'o-

rigine, ils devaient durer vingt à vingt-deux mois et les commerçants, installés pendant le chantier, sous tentes, place de Torcy, devaient regagner leurs pénates pour Noël 2009.

Toutefois, les difficultés se sont accumulées (déplombage, dépollution du sol, consolidation du terrain...), les intempéries de l'hiver 2008-09 s'y sont ajoutées. Le chantier s'est arrêté, il a repris... À l'automne dernier, on annonçait la réouverture pour mars ou avril. Nouvelles intempéries en janvier et février 2010, nouveaux retards et l'ouverture a du être repoussée à cet été. Les commerçants ayant refusé de retrouver leur grande halle pendant les vacances, l'ouverture a été fixée à début septembre. ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

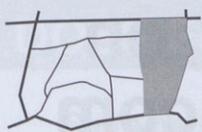
E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Chapelle



Retard pour le déménagement du temple hindou de la rue Philippe-de-Girard

Le déménagement du temple hindou Sri Manika Vinayakar prend du retard pour un problème de... visas en souffrance.

Consacré à Ganesha, le dieu-enfant à tête d'éléphant, dieu tutélaire de l'amour et de la connaissance, le temple est installé, depuis 1990, au 72 rue Philippe-de-Girard. Il doit quitter les lieux, assez vétustes d'ailleurs, car le réaménagement du quartier prévoit la construction d'une résidence d'étudiants à la place de l'immeuble. Il va s'installer un peu plus loin, 17 rue Pajol, dans une ancienne menuiserie désaffectée où il disposera de 100 m² au lieu de 60.

Tout était prêt, la rénovation de l'ancienne menuiserie achevée dès décembre 2008, mais il fallait encore décorer le nouveau temple. Des artistes spécialisés devaient venir d'Inde. Ils étaient attendus en septembre dernier. Mais ils sont restés bloqués dans leur pays faute de visa accordé par les autorités françaises et il a fallu que notre municipalité intervienne pour qu'ils aient enfin le droit de venir. Arrivés à Paris fin décembre seulement, ils sont toujours au travail.

Le déménagement n'est donc pas encore effectif, bien que des travaux aient commencé dans l'immeuble du 72 rue Philippe-de-Girard. Il faut espérer que tout soit terminé pour la grande fête de Ganesha. Celle-ci a lieu soit le dernier dimanche d'août soit le premier dimanche de septembre, avec un défilé de rue attirant des dizaines de milliers de personnes, les fidèles du dieu, essentiellement des Tamouls, et bien d'autres... ■

Jardins partagés à Charles-Hermite : des candidats se font connaître

L'idée de créer des jardins partagés dans le square Charles-Hermite fait son chemin. Il y avait peu d'habitants des quartiers concernés à la réunion au cours de laquelle le projet fut présenté (voir notre dernier numéro). Mais, depuis, le bouche-à-oreille (et peut-être aussi l'article paru dans *le 18e du mois*) ont incité d'éventuels candidats à se faire connaître. Pascal Julien, président du conseil de quartier Charles-Hermite-Évangile (et adjoint chargé des espaces verts à la mairie du 18e), avait reçu, à la mi-mars, près de vingt demandes de renseignements. ■

La nouvelle rue à La Chapelle ne portera pas le nom d'Albert Simonin

Un passage pour piétons et une rue nouvelle relieront la rue Marx-Dormoy et la rue Pajol. Les travaux avancent de façon spectaculaire. Le premier tronçon sera ouvert au troisième trimestre 2010.

Entre le 54 rue Marx-Dormoy et le 83 rue Philippe-de-Girard, l'avancée des travaux du nouveau passage public est spectaculaire. Il devrait être achevé, selon les responsables du chantier, au troisième trimestre 2010.

Cette voie, réservée aux piétons, débouchera rue Philippe-de-Girard par un porche : ce qui permet de conserver l'immeuble du 83, témoignage de l'architecture faubourienne au XIXe siècle, dont l'état était suffisamment bon pour qu'il soit réhabilité et non détruit. D'autres bâtiments, plus vétustes, ont été abattus, et on construit des immeubles neufs sur leur emplacement, en respectant l'allure générale de cette zone urbaine. Il y aura notamment des logements pour étudiants.

Des arbres et une crèche

Au delà de la rue Philippe-de-Girard, un deuxième tronçon, une nouvelle rue, prolongera ce passage jusqu'à la rue Pajol. Il est lui aussi en chantier, mais l'achèvement n'est prévu que pour le deuxième trimestre 2011. Les immeubles vétustes qui existaient sur ces terrains ont été abattus, on en est aux travaux de dépollution des sols.

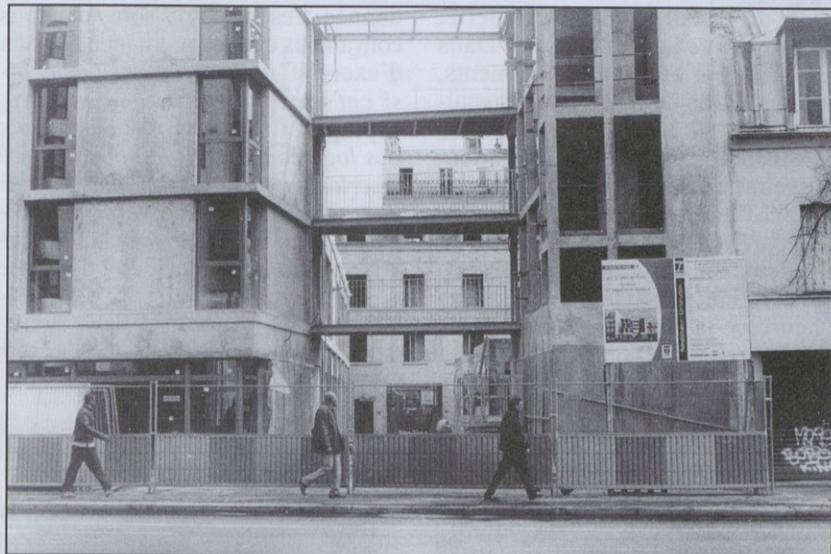
Cette nouvelle rue, parallèle à l'actuelle impasse Dupuy (qui retrouvera ainsi totalement son statut de propriété privée), devrait avoir une largeur totale variant entre 10,50 m et 12 m, pour seulement 4 mètres de chaussée : donc des trottoirs larges et plantés d'arbres. Sur les côtés, des immeubles neufs seront construits. Il y aura notamment une crèche.

La percée ainsi réalisée entre la rue Marx-Dormoy et la Halle Pajol sera utile : actuellement, pour aller de l'une à l'autre, il faut faire un assez grand tour, soit par la rue du Département, soit par le carrefour rue Riquet-rue de la Chapelle.

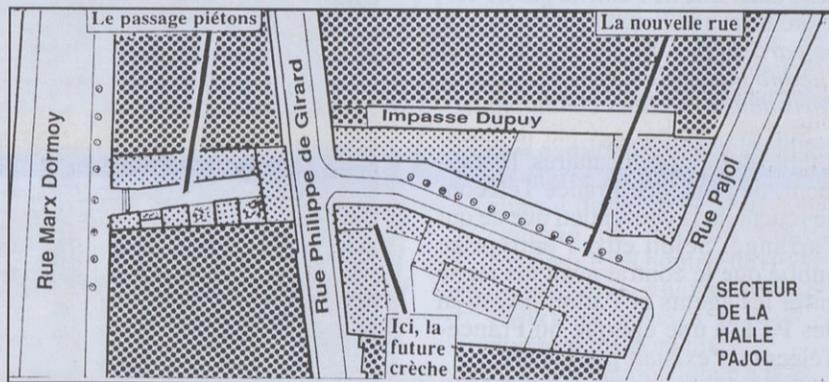
Un enfant de La Chapelle

Cette nouvelle rue, comment s'appellera-t-elle ? Depuis plusieurs années, de nombreux habitants avaient proposé qu'une rue du quartier porte le nom d'Albert Simonin.

Né en 1905 à La Chapelle, Albert Simonin est célèbre comme auteur de romans policiers, dont plusieurs ont été adaptés au cinéma : *Touchez pas au grisbi*, *Le cave se rebiffe*, *Du mouron pour les petits oiseaux*, etc. Il est aussi (et c'est à ce titre qu'on pensait à lui) l'auteur d'un livre savoureux, paru en 1972, *Confessions d'un enfant de La Chapelle*.



Les travaux à l'entrée du passage, 54 rue Marx-Dormoy.



Enfant d'une famille d'ouvriers (son père travaillait dans une fabrique de fleurs artificielles), Simonin y raconte ses souvenirs d'enfance et d'adolescence avec verve et sensibilité.

À 12 ans, nanti du "certif", il a quitté l'école de la rue de Torcy et exercé toutes sortes de métiers, apprenti électricien, calicot (commis de marchand de tissus), chauffeur de taxi, journaliste... avant de se découvrir écrivain à 30 ans.

Sur proposition du conseil de quartier, le conseil d'arrondissement a donc voté en toute bonne foi, le 22 mars, un vœu demandant que la nouvelle voie porte le nom du romancier.

La face obscure de Simonin

Mais là, ça se gâte : en vérifiant de plus près sa biographie, voilà que certains dévoilent une face obscure d'Albert Simonin, que n'évoquaient ni sa biographie officielle diffusée par l'éditeur Gallimard, ni les dictionnaires de littérature.

Durant l'occupation allemande, entre 1941 et 1945, il a travaillé dans une officine, le "centre d'action et de documentation", spécia-

lisée dans l'antisémitisme et la dénonciation des francs-maçons, ce qui n'était pas sans conséquences à l'époque... Il a publié en 1942 avec Henri Coston, chef de cette officine, le livre *Le bourrage de crâne*, pamphlet antisémite.

Condamné à cinq ans de réclusion à la Libération, il ne renonce pas à ses idées d'extrême-droite : sa peine achevée, il collabore à *Rivarol* et cultive des liens d'amitié avec des antisémites avérés... jusqu'au moment où ses romans connaissent le succès et où il s'efforce de faire oublier ce passé.

Une réunion le 8 avril

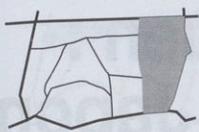
Plus question donc d'une rue Albert-Simonin. Quel nom sera choisi en définitive pour la nouvelle rue entre Philippe-de-Girard et Pajol ? On ne le sait pas encore.

Quant au passage piétons entre la rue Marx-Dormoy et la rue Philippe-de-Girard, il aura lui aussi un nom, mais celui-ci n'est pas non plus décidé officiellement. Il pourrait l'être le 8 avril après la réunion de la commission *ad hoc*. Ce sera probablement le nom d'une femme.

N. M.

La vie des quartiers

Chapelle



Des nouvelles du mini-quartier Chapelle-International



À gauche, la rue de la Chapelle (avec au premier plan les immeubles de l'impassé du Gué). Tout à droite, les voies ferrées. Entre les deux, les entrepôts de "Chapelle-International", qui laisseront place au nouvel ensemble.

Les terrains dont il est question ici se situent au nord du Rond-point de La Chapelle, entre la rue de La Chapelle et les voies ferrées. Là, derrière la ligne d'immeubles existant actuellement (qui ne sont pas concernés par le projet), se trouvent les entrepôts de la gare de marchandises "Chapelle-International".

L'activité de la gare de marchandises a diminué, il n'y a plus besoin d'espaces de stockage aussi vastes. La plus grande partie des entrepôts, sur six hectares (60 000 m²) va donc être démolie. À la place, on construira un nouveau mini-quartier.

Ce nouvel ensemble "Chapelle-international" fait partie du vaste projet d'aménagement appelé "Paris-nord-est", qui vise à remodeler complètement toute la zone entre la Porte de La Chapelle et la Porte de la Villette, et dont la réalisation s'étalera sur une vingtaine d'années.

"Chapelle-International" est une des premières réalisations de "Paris-nord-est". Par la suite, un autre projet du même genre concernera, de l'autre côté de la rue de la Chapelle, les terrains de ce qu'on appelait jadis la "gare aux charbons".

Le calendrier

Calendrier prévu pour "Chapelle-international" :

- **En 2010** : Études techniques. Modification du *plan local d'urbanisme*, ce qui suppose une *enquête publique* avec possibilité pour les habitants de donner leur avis. Demande du permis de démolir.
- **En 2011** : Mise au point définitive du projet. Travaux de démolition.
- **En 2012** : Permis de construire. Début des travaux de construction.
- **En 2014** : Livraison des premiers lots achevés.

Architectes : l'agence AUC.

Jusqu'à 700 logements ?

Quelle concertation ? La Mairie de Paris, qui pilote le projet en coopération avec la SNCF (propriétaire des terrains), ne prévoit pas de réunion publique avant juin. Cependant une association d'habitants, l'*Asso-*

ciation pour le suivi de l'aménagement Paris nord-est (ASA-PNE) a été admise à deux réunions internes en 2009, et une troisième en janvier 2010. L'ASA a organisé une information pour les habitants dans une réunion le 31 mars.

Le programme de construction prévoit 115 000 m² de surfaces de planchers. 50 % seraient consacrés à des logements (pour moitié, des logements sociaux). On a parlé de 400 logements, de 600, on évoque 700 possibles.

38 % de la surface seraient attribués à des **entreprises**. Dans ce chiffre est comprise la **halle de fret SNCF** qui sera située le long des voies ferrées pour servir la gare de marchandises : une barre de 400 mètres de long. Le reste sera essentiellement des bureaux.

Jusqu'à 50 mètres ?

Il y aurait 7 200 m² d'**espaces commerciaux** et 7 000 m² d'**équipements publics**. Le seul équipement annoncé actuellement est une école.

Sont prévus aussi un petit square, et des ruelles intérieures de 7 mètres de large (ce qui semble peu).

Le parti d'architecture prévoit deux niveaux distincts de bâtiments : l'un jusqu'à 7 mètres de haut, et là-dessus (ou à côté) des immeubles jusqu'à 37 mètres. Les architectes envisagent la possibilité d'un, deux ou trois immeubles jusqu'à 50 mètres, mais cela nécessiterait une modification du *plan local d'urbanisme* qui actuellement n'autorise pas la construction d'immeubles de plus de 37 mètres.

Un quartier pas trop gai

Parmi les points qui seront les plus discutés, on peut prévoir :

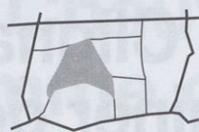
- L'insuffisance d'équipements collectifs. Le secteur où se situe Chapelle-international (près de la Porte de La Chapelle) manque cruellement d'animation, de commerces et de services publics. Ce projet pourrait être l'occasion d'améliorer les choses.

- Les opposants aux tours se feront entendre à propos de l'éventualité d'immeubles de 50 mètres...

□ Contact ASA-Paris-nord-est : 06 21 89 91 97.

La vie des quartiers

Clignancourt



Les Enfants sur le toit, au paradis des petits lecteurs

Les enfants sont sur le toit du monde, rue Ramey, depuis l'ouverture à la rentrée scolaire des *Enfants sur le toit*, librairie toute consacrée aux petits lecteurs.

Corinne Dacia et Valérie Marragou se sont associées, toutes deux amoureuses de la littérature enfantine, l'une déjà spécialisée dans ce secteur, l'autre plus portée sur la gestion, «très complémentaires donc».

Elles y vendent des romans et albums pour enfants et ados, des livres de coloriage ou de découpage, quelques petits jouets et doudous et aussi, démarche originale, des jeux de société. «*Nous y avons joué, nous les avons testés. Nous avons choisi des jeux créatifs qu'on ne trouve pas obligatoirement en grandes surfaces et nous avons aussi décidé d'en prêter, moyennant caution, car c'est dans la pratique que l'on peut se rendre compte si on a envie ou non d'y jouer*», disent-elles.

Animations variées

Vitrine vert pomme granny, desins en frises aux murs, poufs commodes pour lire à l'aise, petite table pour dessiner, château fort en carton pour s'isoler ou jouer à deux, la librairie est conviviale. C'est également une ruche d'activités. Tous les mercredis (16 h 45), on y organise, pour les enfants dès 3 ans, des ateliers d'art plastique assurés par des professeurs de la Ville de Paris, et tous les samedis (11 h) des lectures animées par des comédiennes, alternativement en français et en anglais.

Pendant les vacances scolaires, il y a des ateliers créatifs variés tous les jours, accessibles dès deux ans. Huit enfants maximum par atelier.

Valérie et Corinne organisent aussi des rencontres avec les auteurs, et des animations, tel ce concours de dessin lancé en décembre dernier,



lors de la sortie de *Max et les Maximonstres* (dessine ton monstre) où elles ont reçu jusqu'à cent vingt dessins, tous exposés.

Enfin, la librairie participe activement à l'opération *Lire la ville* (voir notre dernier numéro) qui concerne trente-sept classes, de la maternelle au collège, du quartier Goutte d'Or. C'est elle qui a élaboré la première sélection de livres sur la ville où les écoles ont ensuite pu faire découvrir aux enfants le charme des histoires urbaines. De plus, fin mai, pour le final de l'opération, elle va lancer un jeu-concours basé sur un texte inédit dont l'histoire se déroule dans nos rues. Il s'agit de repérer les lieux et de l'illustrer par une photo, un dessin, une sculpture... Ce sera exposé, bien sûr.

Les Enfants sur le toit, pourquoi ce nom ? «*On ne sait plus, ça nous est venu tout seul. Évident, un peu loufoque, comme nous*», répondent les deux libraires en chœur.

M.-P. L.

□ 22 rue Ramey. 01 42 51 70 92. Du mardi au samedi, de 10 h à 19 h 30.

L'Atelier des peintres en décors, installé rue du Mont-Cenis

Voilà bientôt un mois que l'*Atelier peintres en décors* a élu domicile dans le 18^e en provenance de Bagnolet. L'atelier est une école de peinture décorative qui forme ses stagiaires à l'imitation du bois ou du marbre, à la patine, au pochoir, à l'ornement polychromique, à la fausse moulure, aux trompe-l'œil panoramiques, et ce depuis plus de dix ans. La formation est sanctionnée par la certification professionnelle "peintres en décors", bac pro depuis 2006.

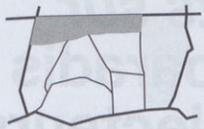
La pédagogie mise en œuvre est axée sur l'apprentissage de techniques rapides dites "commerciales" et de techniques plus approfondies, qui permet-

tent aux stagiaires de répondre aux différentes demandes du marché. La formation comporte une partie liée aux statuts envisageables, une autre au métrage d'un chantier, aux différents tarifs selon prestation, à la rédaction d'un devis. Cette formation ne nécessite pas de pré-requis.

La totalité du stage s'effectue en 1 130 heures comportant phases théoriques et pratiques. Les cours ont lieu tous les jours de 9 h à 18 h sauf le vendredi où la journée se termine à 17 h.

□ Rens. : Atelier des peintres en décors, 109 rue du Mont-Cenis. 01 42 54 46 04 et 01 42 54 46 85.

Porte Montmartre



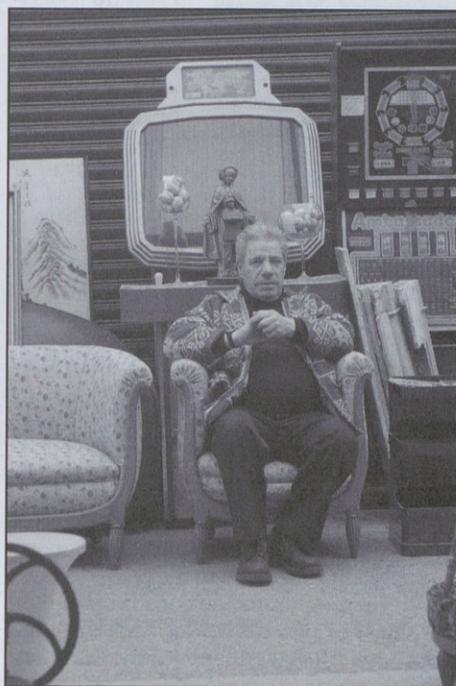
Puces de Clignancourt et de Saint-Ouen : y venir chiner depuis l'Amérique et le Japon

À la découverte des antiquaires, des brocanteurs et des biffins. (Voir aussi page 27.)

Photos Daniel Maunoury



À gauche : La chine, telle qu'on l'aime au Japon.
À droite : M. Claude, de *Claude Antiquités*, marché Jules-Vallès.



Les Puces, elles doivent leur nom aux parasites que l'on imagine attachés aux meubles ou objets ayant déjà servi. Le marché apparut au début du XXe siècle, au-delà des fortifs, lorsqu'il rassemblait essentiellement des biffins de la "zone" venant écouler leurs trouvailles.

«Les Puces de Saint-Ouen ne sont plus un marché aux bonnes affaires où le bon peuple s'en venait le dimanche matin traîner sans idées précises, farfouiller dans le déballage incroyable d'objets hétéroclites, cherchait de quoi réparer son vélo et s'en retourner avec de quoi construire un phonographe et meubler de potiches et de carpettes son antichambre, ou vêtir le dernier-né pour une somme dérisoire. Tout le monde était content, le biffin d'avoir gagné quelques sous et le client d'en avoir économisé autant», écrivait Jean-Paul Clébert, dans *Paris insolite* (1952, réédité récemment).

Aujourd'hui, des habits et des chaussures se vendent, du vendredi au dimanche, sur le "plateau Clignancourt", cette vaste esplanade qui porte maintenant le nom du célèbre guitariste manouche Django Reinhardt.

Marché mondial de l'antiquité

On vient aussi aux Puces pour boire et écouter de la musique dans les petits bistrot à l'ancienne.

Mais, pour une clientèle plus aisée, aux bornes du 18e, les Puces de Clignancourt sont le premier marché mondial de l'antiquité. L'antiquité se distingue de la brocante en ce qu'elle a plus de cent ans, en général, encore que des meubles dessinés et conçus plus récemment portent cette appellation. La brocante se contente d'écouler l'objet usagé, ayant déjà ser-

vi. La différence, de taille, est que l'antiquaire a la responsabilité de la diffusion (et de l'origine) de l'objet, il facture chaque vente. Neuf ou usé, original ou copié, la moindre tromperie dans la vente peut faire venir les huissiers.

Un public averti

Certains antiquaires deviennent même des passeurs d'idées, des intermédiaires, des *designers*, même si nombre d'entre eux ne font que s'asseoir sur un patrimoine et une plus-value rodée par les ans. Une autre différence les distingue : ils tiennent boutique quand les autres étalent sur le trottoir. Les loyers sont élevés (1 200 € mensuels les 12 m² aux marchés Vernaison, Paul-Bert ou Serpette, sans les charges). Ils sont pourtant près de deux mille, dont cinq cents à Paul-Bert, à y exercer. À leur pignon sur rue, il faut souvent ajouter la location d'un atelier proche, afin de retaper ou d'entreposer les meubles ou les objets.

Ceux-ci drainent un public averti. Par exemple, le salon Maison et Objet (présidé cette année par Philippe Starck) ou les défilés de mode parisiens attirent artistes, gens de spectacle, marchands de New York... dont l'intérêt pour le goût parisien se poursuit à Clignancourt. Lors de ces événements, les parkings accueillent des voitures luxueuses et il n'est pas rare de croiser une acheteuse en vision.

Il est fréquent aussi de croiser une nuée de Japonais *drivés* par un guide approximativement bilingue, tournoyant, photographiant une heure ou deux avant de remonter dans le car. D'autres, étrangers ou provinciaux, plus discrets, sont pilotés par une accompagnatrice qui connaît les mar-

chands et leurs fonds du moment, leurs goûts et leurs tendances. Des modes, lancées ici, démarrent quelques mois plus tard en province ou dans les capitales européennes.

Le simple chaland qui passe devient plus rare que les acheteurs, eux-mêmes marchands par ailleurs.

«Il se passe quelque chose pour le promeneur», dit une marchande qui précise : «L'importance d'établir un contact avec les chalands» par le choix et la disposition des meubles proposés. Ces meubles, il faut aller les chercher dans de grands Rungis de l'antiquité, des parcs expos qui se tiennent périodiquement à Montpellier, Avignon ou ailleurs, puis parfois les remettre en état avec le concours d'artisans voisins, tapissiers, menuisiers, ébénistes ou métalliers.

Un salon comprenant divan, fauteuil et table basse fut ainsi acheté à des Hollandais dans la Cité des papes, et revendu à Paul-Bert... à d'autres Hollandais. En définitive, il aura fait quelques kilomètres après un détour de quelques milliers. Un peu comme votre coup de fil sur un portable, allant jusqu'au satellite avant de joindre votre interlocuteur dans une rue voisine.

La crise a frappé les Puces

Avec la baisse du dollar, les Américains ne viennent plus, ils écoulent leurs stocks en attendant la sortie de crise. En 2008, 80 % des ventes allaient à l'export, ce rapport risque de n'être que moitié en 2010. L'an passé fut très décevant pour certains qui ne sont même pas rentrés dans leurs frais.

Les Italiens férus d'art, parlant fort et payant cash sans facture, deviennent

rare. Quelques Barcelonais, des Japonais ou des Allemands fréquentent encore ces allées de l'insolite ou du convenu. Malgré une majorité de Parisiens, les marchands viennent aussi parfois de loin : Rouen, Reims, Lille ou même la Belgique. Chacun apporte ses goûts, ses domaines, sa marchandise habillée de son secret. Le mystère des origines, la réfection et la cote font la plus-value.

Les brocanteurs et les biffins ne viennent plus proposer leur bonheur-du-jour ou le faux bronze. Les premiers sont en voie d'évaporation, ils n'étalent plus sur le trottoir au gré du placier, qui a d'ailleurs disparu. Ils sont à Montreuil ou à Vanves, mais plus ici. Les seconds sont confinés aux marges, vers la Porte Montmartre, dans une tolérance encadrée. Une marchande installée a signé une pétition demandant ces aménagements, les autres ne veulent pas en

parler ; ce n'est pas leur monde, ils disent n'avoir aucun commerce avec. Ils n'achètent rien aux biffins, la drouille à cent euros s'est éteinte, rien ne s'achète sans facture.

Un fonds de pension anglais

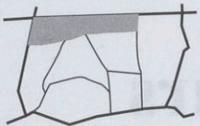
À force de côtoyer l'objet d'art, certains outrepassent une clause de leur bail : «ne pas vendre de neuf». Bien que rares, ils deviennent gale-ristes, un temps, en exposant des photographes ou des céramistes, mettant en valeur la création et le savoir-faire. Nombre d'entre eux viennent d'ailleurs des métiers d'art ou de culture, peintres, musiciens, plasticiens, décorateurs, profs ou médecins... Pour survivre, ils ne comptent que sur leur sens du commerce. Fortement individualistes, ils tissent pourtant des liens de voisinage, de commerce ou de sympathie. Ils se sont unis pour demander le détail de leurs charges (autrefois opaque) ou des facilités d'accès, et ils les ont obtenus.

Le marché Paul-Bert fut fondé après guerre par le propriétaire du terrain, Mme Porée, qui fit construire des stands en dur pour répondre à la demande. Serpette est le nom du propriétaire d'un garage qui fit construire un parking en sous-sol et des boxes au-dessus, en 1978. Après être passés par des banquiers ou des assureurs, ces deux marchés sont maintenant gérés par un fonds de pension anglais. «Il est fini le temps des Puces, où l'on s'achetait des frocs anglais... » Pierre Perret s'est trompé, cette fois-ci.

Robert Sebbag

La vie des quartiers

Porte Montmartre



Fermeture programmée de l'antenne jeunes Brisson

L'antenne jeunes, située à la Porte Montmartre, 5 rue Henri-Brisson, va fermer en septembre prochain, a-t-on appris.

La Mairie de Paris entend restructurer ces antennes, équipements de proximité destinés à l'accueil, l'information, l'orientation, l'accompagnement des projets personnels ou des démarches d'insertion professionnelle des jeunes. Dans ce cadre, elle a décidé de fermer trois antennes (dans le 13e, le 14e et le 18e), considérant que leur localisation entraîne une maigre fréquentation, et de redéployer leurs moyens.

Ainsi, l'antenne Brisson va fermer et les jeunes qui la fréquentent sont invités à se rendre au Centre d'animation Binet. Celui-ci sera doté de moyens à cet effet dès maintenant et, en 2013, après réaménagement du secteur et reconstruction en dur du Centre (actuellement logé en préfabriqués), l'antenne jeunes y sera officiellement installée.

L'autre antenne du 18e, rue du Mont-Cenis, au niveau de la place Albert-Kahn, fonctionne sans changement.

Par ailleurs, la Ville entend resserrer les âges et donner priorité aux 15-25 ans dans les antennes jeunes. Les moins de 15 ans seront orientés vers d'autres structures comme les centres sociaux, les centres d'animation ou les dispositifs Action-collégiens. ■

Carré des biffins : bilan plutôt positif, mais...

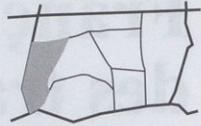
Sauve qui peut, l'association des biffins, considère que l'installation d'un "carré" officiel dévolu aux biffins avenue de la Porte-Montmartre depuis quelques mois est positive. Elle note la sérénité retrouvée aussi bien par ces vendeurs d'objets de récupération, qui ne sont plus poursuivis par la police, que par les habitants du quartier.

Toutefois, elle regrette le peu de biffins y ayant eu droit. Elle regrette aussi qu'ils doivent se partager le carré par rotation, ce qui provoque des manques à gagner. Elle regrette enfin l'exiguïté des places allouées (1 m²) qui empêche de bien étaler la marchandise et pose des problèmes de stockage.

Elle évoque aussi la concurrence de vendeurs, hors carré, à Saint-Ouen, qui braderaient leurs prix. ■

La vie des quartiers

Grandes Carrières



Paul Chauvaux : L'homme chocolat

Ce jeune homme de 23 ans vient d'être sacré meilleur chocolatier d'Île-de-France. Son patron l'avait été en 2007.

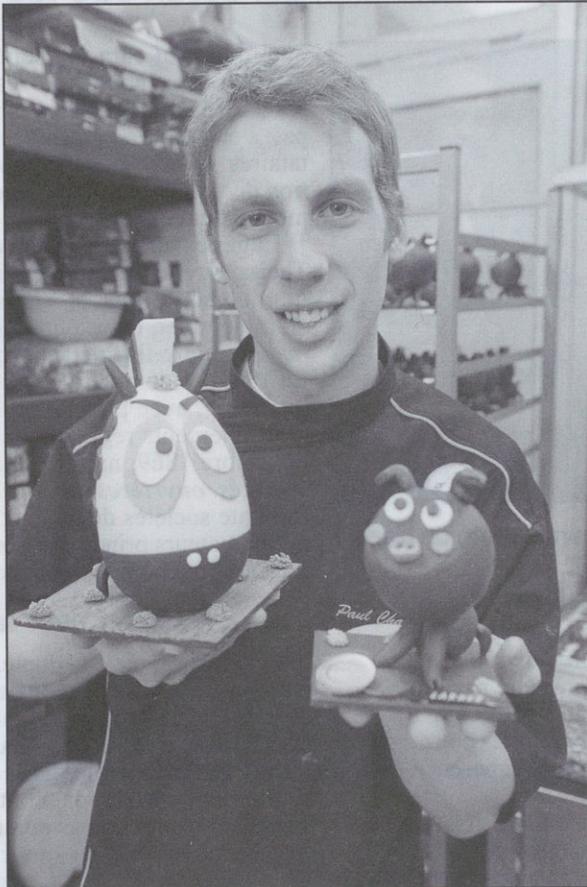
Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Paul Chauvaux a 23 ans à peine et des airs d'enfance dans ses yeux clairs. Il vient d'être consacré meilleur chocolatier d'Île-de-France. Dans le "labo" de la rue du Ruisseau, c'est là qu'il concocte pour Pâques des poules, des poissons mais aussi des cochons tirelire et des zèbres en chocolat. À ses côtés, Benoît, un apprenti chocolatier et son patron Arnaud Larher, consacré meilleur ouvrier de France en 2007.

Dans l'autre pièce du "Labo", une escouade d'ouvriers pâtisseries concoctent les gâteaux qui iront garnir les étalages des deux boutiques : 53 rue Damrémont et 57 rue Caulaincourt. Et ce jour-là, c'était plutôt macarons et à la pistache.

Ganache et praliné

Pour le concours, le 8 mars, Paul Chauvaux a décliné le thème imposé : "la métamorphose" : «J'ai fabriqué une pièce artistique : une moitié de pomme en chocolat évidemment, un cocon à mi-hauteur et un papillon.» Ce n'était pas fini, il a aussi fallu proposer des gâteaux à la dégustation du jury : «J'ai choisi un brownie, un biscuit moelleux à la pâte d'amande, un crémeux et une mousse amère.» Puis deux bonbons : «Un praliné et un mélange ganache praliné.»



Paul Chauvaux représentera l'Île-de-France à la prochaine étape du "World chocolate master" : la sélection nationale au Salon du chocolat au mois d'octobre prochain. L'étape ultime, si tout va bien, ce sera en octobre 2011, lors de la finale internationale (vingt pays en lice et 25 000 euros de prix).

Paul Chauvaux qui a aujourd'hui déjà huit ans de métier, n'est pas tombé tout de suite dans le chocolat : «J'ai commencé à 16 ans. J'ai été apprenti pâtissier pendant cinq ans, c'est Arnaud Larher qui m'a proposé de travailler le chocolat.» Et pour ce dernier : «Faire fondre, mouler, démouler, ça suppose pas mal de paramètres techniques. On ne peut pas se battre avec le chocolat.» Arnaud Larher est fier de travailler avec des petits producteurs du Brésil, du Vénézuéla et de Colombie. Pas question de tricher, et notamment d'utiliser de l'huile de palme en lieu et place du beurre de cacao.

Paul Chauvaux parle, lui, du chocolat avec des mots gourmands : «On le mixe, on le façonne, on le sculpte, on le gratte pour lui donner des effets anciens.»

Et même si les journées sont longues et commencent tôt, dès 5 h 30, «c'est devenu une passion, ce n'est pas répétitif, il y a un côté créatif. C'est encore plus minutieux

que la pâtisserie, plus précis dans les températures.» La différence entre le chocolat industriel et celui qu'on fabrique dans le labo de la rue du Ruisseau ? «Nous, on a des chocolats qui ont des longueurs en bouche exceptionnelles.» Parole d'artisan chocolatier !

Edith Canestrier

Jean-Louis Étienne retourne au pôle nord

C'est dans le 18e, où il vit et travaille, que l'explorateur polaire Jean-Louis Étienne a préparé sa nouvelle expédition : il doit ce mois-ci survoler le pôle nord à bord d'un ballon mixte hélium-air chaud, dans une nacelle spécialement conçue pour ces contrées glaciales.

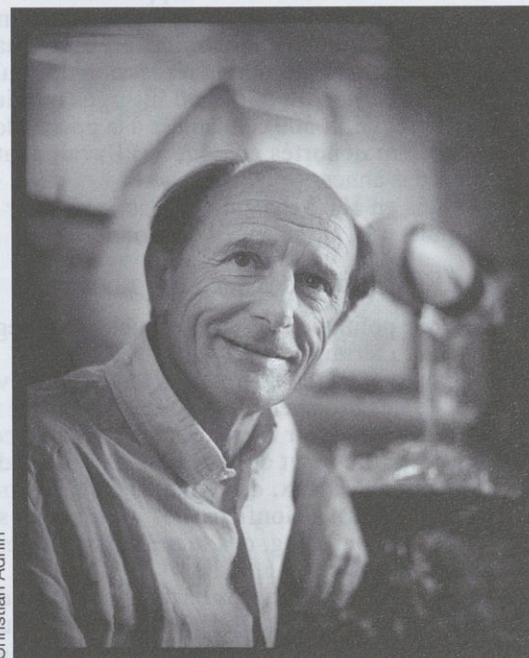
Ce sera la troisième fois que l'explorateur séjournera dans les conditions extrêmes de l'Arctique. En 1986 il l'avait traversé en tirant son traîneau pendant soixante-trois jours. En 2002, il avait dérivé quatre mois sur la banquise dans le petit module Polar Observer.

Cette fois-ci il va mesurer en

continu le CO₂ atmosphérique pour le Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement, et le champ magnétique terrestre pour l'Institut de physique du globe de Paris.

En se lançant dans l'aventure, Jean-Louis Étienne ne veut pas seulement récolter des données scientifiques. Il entend aussi et surtout attirer l'attention du monde sur la régression de la banquise et ses conséquences sur la vie des peuples autochtones, la biodiversité arctique et le chaos climatique à l'échelle planétaire qu'engendrerait sa disparition.

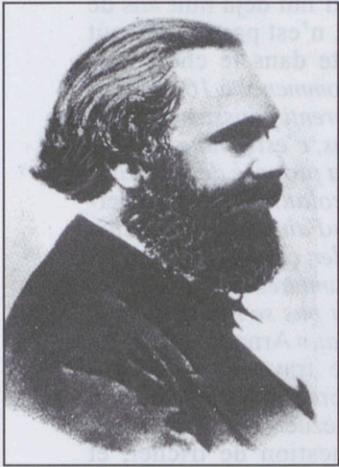
M.O.F.



Christian Adnin

Theisz le bronzier, un héros méconnu de la Commune (2) Karl Marx contre les Français dans l'Internationale des travailleurs

Suite de l'histoire d'Albert Theisz qui habitait rue de Jessaint, un des pionniers du syndicalisme à la fin du Second Empire, et un des dirigeants de l'insurrection de la Commune en mars 1871. Nous évoquons aussi Eugène Varlin, son meilleur ami, qui devait être tué sur la Butte lors de la Semaine sanglante.



Karl Marx vers 1865



Bakounine (photo de Nadar)

En 1867, il y a presque dix-neuf ans que Louis-Napoléon Bonaparte est au pouvoir. Il avait d'abord été élu président de la République en décembre 1848, présenté par le "parti de l'ordre". En 1851, grâce à un coup d'État militaire, il s'était fait donner tous les pouvoirs, et en 1852 il s'était proclamé empereur sous le nom de Napoléon III.

C'est une dictature : interdiction des groupements non autorisés de plus de vingt personnes, interdiction des journaux non autorisés (et les délits de presse relèvent, non de la correctionnelle, mais de la cour d'assises !), interdiction de toute réunion traitant des questions sociales et politiques, interdiction des "coalitions" (ce qui vise aussi bien les grèves que les syndicats de salariés), etc. Les contrevenants sont punis de prison.

Contrairement à une idée répandue, Napoléon III n'était pas un imbécile. Il a favorisé les hommes riches, entreprenants, qui savaient utiliser le progrès technique, et sous son règne la haute finance et la grande industrie ont connu un fort développement.

Face à lui, les républicains ont été longtemps désarmés, beaucoup contraints à l'exil. Quant au mouvement ouvrier, la répression du soulèvement de juin 1848 (4 000 insurgés ouvriers tués, près de 11 500 condamnés à la prison, dont beaucoup déportés en Algérie) l'avait abattu pour des années.

Mais en 1867 chacun voit que le pouvoir de Napoléon III commence à s'effriter.

La Fédération des sociétés ouvrières

Crise politique : les idées républicaines regagnent du terrain.

Crise sociale : 1867 est une année de grèves – celle des bronziers dont Albert Theisz est un des meneurs (voir notre dernier numéro), celles des tailleurs et des cordiers parisiens, des fileurs de Roubaix, des mineurs dans le Nord, des couvreurs à Honfleur, des imprimeurs sur étoffes à Tourcoing, des teinturiers à Amiens, d'autres encore...

Elles sont provoquées par l'aggravation des conditions de vie. Car l'année 1867 est marquée par une crise économique, une de ces crises

cycliques qui caractérisent le capitalisme de cette époque, enrichissant les uns, jetant les autres dans la misère. Mais la misère ne suffirait pas, à elle seule, à engendrer des actions contestataires s'il n'y avait pas une nouvelle génération de militants qui travaillent à réorganiser le mouvement ouvrier.

Eugène Varlin, relieur, et son ami Albert Theisz, ouvrier du bronze, sont au premier rang. Leur objectif, à eux et à nombre d'autres, c'est de rassembler, coordonner les sociétés ouvrières, première forme des syndicats de salariés. En 1869, on comptera en France 6 139 sociétés ouvrières, avec près de 800 000 affiliés. Des regroupements régionaux s'esquissent. Le 14 novembre 1869, naît la *Chambre fédérale des sociétés ouvrières de Paris*, qui rassemble soixante sociétés de métiers différents, et dont les animateurs principaux sont Theisz, le mécanicien Drouchon et l'imprimeur Soliveau.

Theisz, renommé pour sa sobriété

Les patrons, on s'en doute, ne voient pas cela d'un bon œil. Pour des hommes comme Varlin et Theisz, il devient impossible de se faire embaucher dans une entreprise : leurs noms sont marqués d'une croix sur les listes que les employeurs se transmettent. Ils sont contraints de se mettre à leur compte. Non pas comme artisans, car ils ne travaillent pas pour le public. Ils travaillent chez eux, "à façon", pour des entreprises dont ils reçoivent les consignes de fabrication, et la rémunération.

Varlin a donc installé son atelier de reliure dans l'immeuble où il habite, dans le 3e. Et Theisz, qui s'est marié, exerce son métier de ciseleur sur bronze dans un local qu'il a loué, 7 rue de Jessaint (18e) : pas loin de l'immeuble, 12 boulevard de La Chapelle, où il a passé son enfance et où demeurent toujours ses parents, et de celui où vit son frère préféré, Félix, 64 Grande-Rue de La Chapelle (aujourd'hui rue Marx-Dormoy).

D'une certaine façon, cela arrange Theisz et Varlin de ne plus être obligés de respecter les horaires d'une entreprise : ça leur permet de déga-

ger le temps nécessaire à l'action militante. Ils sont sans cesse sur la brèche, prenant des contacts partout en France. Ils consacrent aussi beaucoup d'énergie à l'*Association internationale des travailleurs* (AIT), "l'Internationale" comme on dit.

Ils ne touchent aucune rémunération pour ces activités militantes. Ils sont donc obligés de restreindre leur train de vie. Theisz est renommé dans le quartier pour sa sobriété, sa frugalité. On le respecte.

Varlin préfère danser

Theisz, nous l'avons dit, a été un des tout premiers adhérents français de l'*Internationale*. Varlin l'a imité quelques jours plus tard, et son intelligence, son rayonnement lui assurent vite un rôle de premier plan. Il participe en septembre 1865 à Londres à la conférence chargée d'élaborer les statuts de l'AIT.

Il y fait la connaissance de Karl Marx. Mais à la fin de la conférence, lorsqu'une réunion amicale réunit les participants dans une grande salle londonienne, tandis que Marx s'attarde dans des petits groupes de discussions passionnées, Varlin préfère aller danser avec les épouses des délégués et les femmes qui ont assuré l'intendance.

En 1866 il est au congrès de Genève. Il y défend, contre la majorité des délégués, le droit des femmes au travail et à l'égalité avec les hommes.

Pour des raisons financières, il ne participe pas au congrès de 1867 à Lausanne, ni à celui de Bruxelles en 1868 car à ce moment-là il est en prison ; c'est Theisz qui conduit la délégation française en Belgique, avec un autre habitant du 18e, l'ouvrier cordonnier Simon Dereure (lui aussi habitant du 18e).

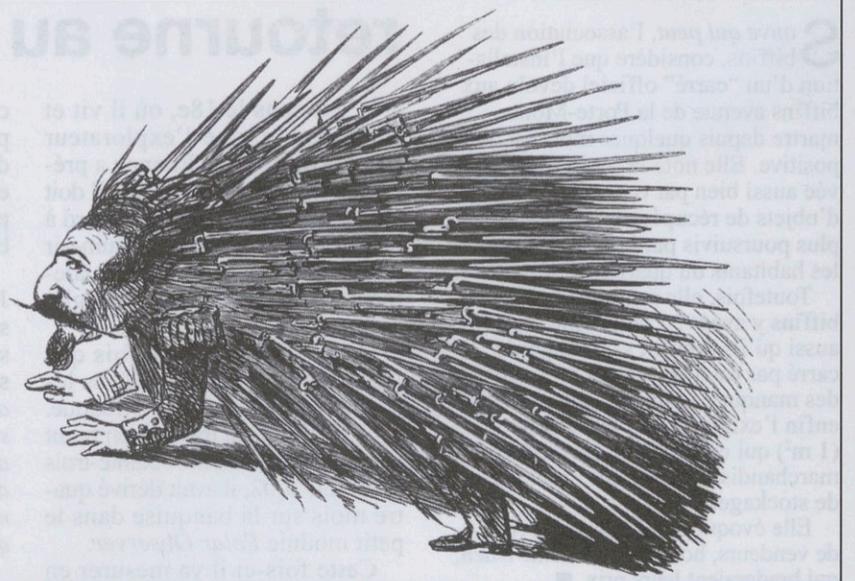
Marx, un pur intellectuel

Mais Varlin a de nombreux contacts, par courrier ou lors de voyages, avec les représentants étrangers, et son influence grandit.

La figure dominante dans l'*Internationale*, c'est Karl Marx. Fils d'un avocat allemand, Marx a étudié la philosophie, il a découvert les idées révolutionnaires, il a dû s'exiler à Paris, puis à Bruxelles, puis à Londres. C'est un pur intellec-

Theisz est obligé de se mettre à son compte rue de Jessaint.

Caricature anglaise ("The french porcupine") se moquant du goût de Napoléon III pour les expéditions militaires. Parue en 1859 dans le *Punch*.





Grève au début de 1870 à l'usine métallurgique Cail à Paris.

Juillet 1870 : à la gare de La Chapelle, à la déclaration de guerre, les hommes mobilisés font leurs adieux à leurs familles. (Dessin paru dans L'illustration.)



tuel : de toute sa vie il ne mettra jamais les pieds dans une usine.

Après avoir vécu dans la misère, n'ayant d'autres sources de revenus que son activité de journaliste dans des revues et des périodiques de gauche, il se trouve à partir de 1852 davantage à l'aise, grâce à un héritage qu'a fait sa femme et grâce à son ami Friedrich Engels. Celui-ci, comme Marx, s'emploie à théoriser l'idée du *communisme*, mais par ailleurs, il est le propriétaire d'une entreprise de textile héritée de son père, et cela lui permet d'aider financièrement son ami.

Marx mènera à Londres, jusqu'à sa mort, une vie privée "bourgeoise" de père de famille.

En 1864, lors de la création de l'Internationale, Karl Marx a 46 ans et ses idées sont fermement établies. Il va tenter de les imposer. Il n'y parviendra jamais tout à fait. Les adhérents français notamment lui résistent.

Ces Français sont tous des salariés – ouvriers, employés, quelques enseignants – et ils en sont fiers. En 1865, certains d'entre eux tentent même d'introduire dans les statuts de l'AIT une règle selon laquelle «aucun autre qu'un ouvrier ne pourra exercer de fonctions nominatives dans ladite association». Varlin et Theisz figurent parmi les 32 signataires de cette motion, qui aurait exclu Marx si elle avait été adoptée.

«Pleine des phrases de Proudhon...»

Les premiers dirigeants de la section française de l'Internationale sont influencés par les théories de Fourier et de Proudhon, que Marx combat. Lorsque Proudhon a publié *Philosophie de la misère*, Marx a répliqué avec une ironie mordante sous le titre *Misère de la philosophie*.

Et c'est vrai qu'il existe des ambiguïtés chez les disciples de Proudhon et de Fourier, qui hésitent devant des formes d'action comme la grève, développent des théories sur la liberté individuelle qui semblent s'opposer à toute idée de lois sociales, imaginent les coopératives de l'avenir mais négligent de mettre en cause les relations concrètes entre employeurs et salariés dans les entreprises de leur temps.

Au congrès de l'Internationale en 1866 à Genève, des délégués parisiens proposent que l'AIT devienne une grande société coopérative, mettant en place un système de crédit mutuel à taux d'intérêt nul, avec des comptoirs internationaux. Projet d'une naïveté déconcertante.

Marx est furieux. «Messieurs les Parisiens, écrira-t-il, avaient la tête pleine des phrases les plus vides de Proudhon... Ils méprisent toute action révolutionnaire qui procède de la lutte de classe, tout mouvement social réalisable par des moyens politiques (par exemple la réduction de la journée de travail par une loi)...»

La question des relations entre luttes sociales et action politique est au cœur des débats de l'Internationale. Marx a fait voter une résolution déclarant que le rôle des syndicats et celui des

partis sont distincts, mais le congrès de Lausanne déclare clairement que «l'émancipation sociale des travailleurs est inséparable de leur émancipation politique : l'établissement des libertés politiques est une mesure première, d'une nécessité absolue.»

Les procès de l'Internationale

La police de Napoléon III surveille l'Internationale. Fin 1867, les membres du bureau de la section française, accusés d'avoir formé «une société non autorisée de plus de vingt personnes», sont condamnés en correctionnelle à cent francs d'amende chacun – et cent francs, à l'époque, c'est beaucoup. Ils donnent congé du local dont ils estiment ne plus pouvoir payer le loyer, et parlent de dissoudre l'association. Mais d'autres, plus jeunes, Varlin en tête, forment un nouveau bureau, clandestin, et trouvent un nouveau local.

Ils donnent à l'association une orientation plus combative, une présence mieux affirmée dans les luttes sur le terrain. En mai 1868, ils sont à leur tour arrêtés et condamnés, cette fois à trois mois de prison chacun et cent francs d'amende. On les enferme à Sainte-Pélagie, prison réservée aux délits "politiques", où ils sont (contrairement aux prisonniers de droit commun) dispensés du travail et de l'obligation d'assister à la messe, et où ils peuvent écrire et recevoir des visites.

Theisz remplace Varlin comme secrétaire de la section française de l'Internationale.

Bakounine l'anarchiste

Un conflit majeur divise à cette époque l'AIT. Il oppose deux fortes personnalités, Karl Marx et Michel Bakounine. Ce dernier, révolutionnaire russe, a vécu en exil d'abord à Paris, puis en Allemagne où il a été condamné à mort mais a échappé à l'exécution, puis en Pologne où il a participé à l'insurrection contre l'Empire russe. Il arrive en Suisse en 1866 et adhère à l'Internationale. C'est une sorte de géant, une force de la nature, volontiers débraillé, grand buveur à l'occasion, grande gueule. Et il est anarchiste. Tout l'opposé de Marx...

Bakounine est en désaccord total avec l'importance que Marx accorde à la politique et à la question du pouvoir d'État. Il s'étonne que les socialistes anglais présentent des candidats aux élections, et qu'ils «soient assez enfants pour espérer un résultat quelconque de la nomination d'un ouvrier comme membre du Parlement».

Marx réagit mal, il croit à un complot contre lui. Dans une lettre envoyée secrètement à de nombreux militants dans divers pays, il écrit : «Bakounine a machiné une véritable conspiration pour s'assurer la majorité... Des calomnies ont été répandues contre le Conseil général (l'organe dirigeant, qui siège à Londres et où Marx est majoritaire). Aux uns il a dit que "l'élément bourgeois" y dominait. Aux autres, qu'il était le foyer du "communisme autoritaire"...»

Les polémiques entre marxistes et bakouninistes prennent un tour violent. Marx réussira à faire exclure Bakounine de la fédération suisse de l'AIT. Les partisans de Bakounine se regrouperont alors dans une "fédération jurassienne".

Varlin, lui, est en relation avec Bakounine, qu'il rencontre plusieurs fois et avec qui il correspond. Il connaît personnellement un de ses principaux adjoints, le Français Paul Robin (1). Au congrès de Bâle en 1869, Varlin vote souvent avec Bakounine. Mais, pour autant Varlin et ses amis n'adhèrent pas aux idées anarchistes. Ils ne pensent pas que tout pouvoir, quel qu'il soit, est à combattre sans nuances. Pour eux, toute loi qui assure un progrès social est bonne à prendre.

Cependant ils restent méfiants vis-à-vis des chefs politiques, inévitablement tentés, selon eux, de défendre d'abord leurs intérêts de pouvoir. Au sein de l'Internationale, ils défendent un "communisme anti-autoritaire" qu'ils opposent à la conception marxiste de "dictature du prolétariat". Ils sont partisans d'une collectivisation des moyens de production et des centres financiers, mais pour eux "collectivisation" ne signifie pas "étatisation". On retrouvera ces conceptions "anti-autoritaires" dans les débats au sein de la Commune en 1871.

En prison avec les "droit commun"

1870 arrive, année décisive. Napoléon III est de plus en plus contesté, malgré les concessions qu'il a dû faire aux démocrates. L'influence des fédérations ouvrières et de l'Internationale s'étend. Les grèves se multiplient.

Varlin est à nouveau emprisonné en février 1870. À nouveau, Theisz le remplace à la tête de la section française de l'Internationale. Il est arrêté à son tour en avril avec 37 autres "internationaux". Il est condamné à quatre mois de prison et, en juillet, est enfermé à Mazas, avec les "droit commun", au régime le plus dur.

À plusieurs reprises déjà, Napoléon a tenté de détourner l'attention de la population en lançant des aventures militaires extérieures : guerre de Crimée, expéditions en Chine, en Indochine, en Syrie, au Mexique (un fiasco), en Italie pour rétablir le pouvoir temporel du pape Pie IX...

Le 19 juillet 1870, il déclare la guerre à la Prusse. Idée désastreuse : l'armée française s'effondre en quelques semaines et Napoléon III est fait prisonnier par les Allemands.

Le 4 septembre, à Paris, la IIIe République est proclamée. Un gouvernement provisoire se met en place. Première mesure : libération des prisonniers politiques – parmi lesquels Theisz...

Noël Monier
(À suivre)

1. Un square du 18e (le "square Hébert") porte le nom de Paul Robin, en référence surtout au rôle que celui-ci a joué, plus tard, dans la naissance des idées de "l'éducation active".

Prochain numéro : La Commune. La Semaine sanglante. L'exil.

18^e

SPORT

Jeunes footballeurs étrangers :

La Ligue des droits de l'homme prend le dossier en charge

La Ligue des droits de l'homme (LDH) s'engage dans le dossier des jeunes footballeurs amateurs, enfants et adolescents, de nationalité étrangère mais résidant en France, à qui un nouveau règlement des autorités "footballistiques" interdit de disputer des matches. (Voir notre dernier numéro.)

Motif invoqué : lutter contre le trafic de jeunes footballeurs originaires d'Afrique, repérés comme très doués par des recruteurs, et que des clubs professionnels font venir en Europe avant de les laisser tomber sans ménagement s'ils ne donnent pas les résultats escomptés.

Une mesure discriminatoire

C'est un problème réel, mais les moyens choisis n'y répondent pas du tout. C'est comme si on utilisait un marteau-pilon pour écraser une noisette. La Fédération française de football (FFF) exige que, pour obtenir leur "licence" et donc pouvoir disputer des matches en compétition, les étrangers de moins de 18 ans, dès le plus jeune âge, prouvent qu'ils résident en France chez des parents depuis au moins cinq ans. La Ligue de Paris de foot en a encore rajouté en exigeant un certificat de travail des parents !

Ces exigences sont à l'évidence une mesure discriminatoire. L'alerte a été lancée d'abord par une association du 18e, l'*Espérance sportive parisienne*, que nombre d'autres clubs amateurs ont rejointe dans la protestation.

La Halde sera saisie

Des représentants de la Ligue des droits de l'homme (LDH) a rencontré le 23 mars le président de la FFF. La discussion a été courtoise mais n'a donné pour le moment aucun résultat.

La LDH a déclaré qu'elle allait saisir la *Haute autorité de lutte contre les discriminations* (Halde). Ce dossier sera donc l'un des premiers que sa nouvelle présidente, Jeannette Bougrab (voir page 8) devrait avoir à traiter.

Selon certains bruits, il n'est pas impossible que la Ligue de Paris de foot, pour tenter de "calmer le jeu", débloque les demandes de licence refusées pour cette année. Mais le problème resterait entièrement posé pour la rentrée prochaine, en septembre. ■

18^e

CULTURE

Peintre, écrivain, critique et historien de l'art... voici Guy Vignoht

Portrait d'un peintre installé depuis cinquante-deux ans dans le 18e, qui a connu Derain, Marcel Aymé, Dorgelès...

Il a 78 ans, il s'appelle Guy, prénom germanique signifiant forêt, et il privilégie dans ses peintures les hautes futaies. Prédétermination ? Pas vraiment. Déjà, enfant, il dessinait si bien et il s'intéressait tant à la peinture qu'un professeur du collège de Jarville, près de Nancy, où le garçon suivait péniblement ses humanités en latin-grec, créa un cours d'histoire de l'art à son intention.

Un condisciple, François Guillaume, ministre de l'Agriculture, l'invita d'ailleurs, en 1987, à exposer à l'Hôtel de Ville de Paris (Jacques Chirac étant alors à la fois maire de Paris et Premier ministre). Mais n'anticipons pas.

Bac puis Beaux-Arts à Nancy. Guy sera peintre. Son père, notaire, voulait qu'il lui succède. Ce fut non. «*Un drame, se souvient-il. Il m'a pratiquement jeté dehors. Il m'a lancé que j'étais indigne de son nom.*» Le jeune homme l'a pris au mot : il a ajouté un "h" à son patronyme et c'est ainsi que Guy Vignot est devenu Guy Vignoht et qu'il est monté à Paris se «*fourvoyer dans la bohème*», galérer peut-être mais devenir peintre.

L'atelier rue Joseph-de-Maistre

C'était en 1954, il avait 22 ans. Plus de cinquante ans plus tard, Guy Vignoht est toujours parisien, un atelier rue Joseph-de-Maistre et un appartement villa Saint-Michel. Il est toujours peintre, ayant réalisé plus de 1 200 tableaux (vingt-cinq expositions), sans compter sept livres et plus de deux mille articles sur l'art.

Au début, effectivement, il a galéré, ne mangeant pas toujours à sa faim. Un petit boulot, au milieu de dames qui l'aimaient bien et aimaient aussi leur ligne, lui a valu plein de petits gâteaux mais...

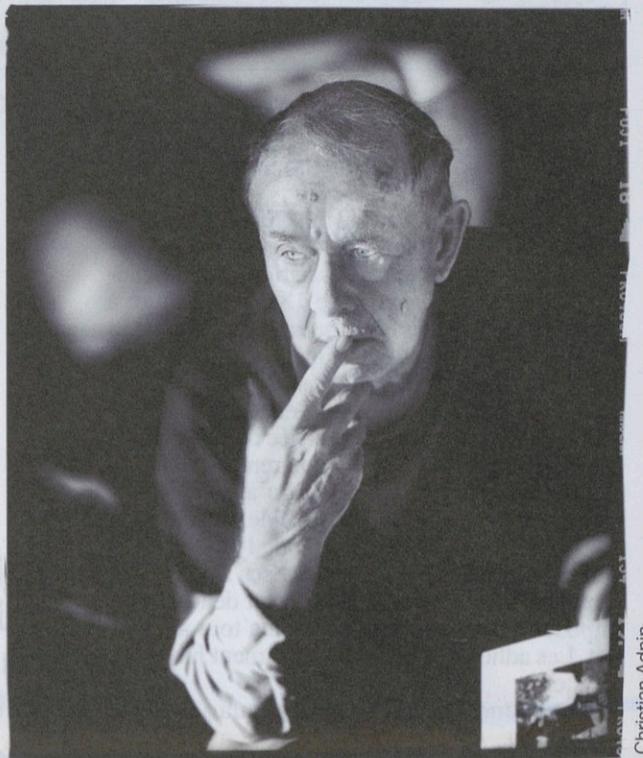
Guy Vignoht, toutefois, a eu de la chance. Il s'est lié d'amitié avec le critique d'art Jean-Albert Cartier, qui l'a introduit dans le milieu. De plus, lors de son service militaire, un camarade de chambrée était le voisin de Vlaminck. Il lui a fait connaître ce peintre, qui lui a fait rencontrer André Derain et puis Jacques Villon. Guy Vignoht a commencé à vendre des toiles. Finie la galère.

La Vouivre et les amis disparus

En 1958, il a pris son atelier rue Joseph-de-Maistre et c'est là qu'il a fait une autre rencontre, une rencontre essentielle : «*Mes fenêtres donnaient sur celles d'une salle d'opération de l'hôpital Bretonneau (alors hôpital généraliste) et un jour, j'ai aperçu une jolie infirmière brune qui prenait l'air à la fenêtre. Sourires, petits signes, premier rendez-vous, coup de foudre. Elle s'appelait Josette, Josette Véron. C'est ma femme. Nous avons vécu cinquante ans ensemble, à s'aimer sans une ombre, une vie extraordinaire.*»

Josette a disparu il y a quelques mois. Guy ne s'en remet pas, une partie de lui-même est morte. Ses yeux bleu vif se voilent et sa voix tremble quand il parle d'elle, dans son appartement où les murs sont tapissés de toiles la représentant.

Josette fut sa muse et son modèle. Elle a été la *Vouivre*, cette femme-serpent magique dans la forêt. La vouivre ? Là encore, une belle rencontre avec quelqu'un qui devint un grand ami, Marcel Aymé. En 1963, l'écrivain vint à l'improviste dans son atelier et lui demanda d'illustrer un de ses livres, *La Vouivre*. Ce fut une série de grandes toiles et le début d'une amitié qui ne fut interrompue que par la mort de



Christian Adnin

Marcel. Avec lui, il a croisé Louis-Ferdinand Céline, rencontré Gen Paul, la chanteuse Monique Morelli, Mac Orlan... d'autres Montmartrois encore et, bien sûr, Henri Landier, le peintre de la rue Tourlaque, un ami fidèle hier et aujourd'hui.

Figuratif face à l'abstraction

Guy Vignoht a également travaillé avec Roland Dorgelès. C'était en 1965. Il a réalisé de grandes compositions sur le thème des *Croix de Bois*, son livre de souvenirs de la guerre de 14-18 : vingt-cinq toiles, exposées à l'époque à la galerie Iris puis, en 1991, dans les salons de la mairie du 18e.

Il égrène ses souvenirs, cite ses vieux amis et notamment son «*meilleurs copain*», Ernest Lorjou. «*Nous avons manifesté ensemble contre la peinture abstraite. C'était lors de l'inauguration du Centre Pompidou. Nous avons placardé des affiches dans le métro, station Abbesses, pour défendre la "vraie peinture"*. Aujourd'hui, je pense que tout cela est dépassé, combat arriéré. Je me suis toujours cantonné au figuratif mais je pense que l'arrivée de l'abstraction est un des événements les plus importants dans l'histoire de l'art du XXe siècle.»

Le temps d'écrire

Palette de bruns, d'ocres, de jaunes orangés, de vermillons avec de rares touches d'outremer ou d'émeraude dans ses peintures, dessins aux hachures fines à l'encre de Chine, Guy Vignoht ne cesse de représenter les forêts-cathédrales qu'il aime tant. Il prend toutefois le temps d'écrire : articles dans les revues d'art et livres sur les artistes.

Actuellement, il écrit un livre sur Léonie Humbert-Vignot (1878-1960), une peintre, «*femme délicieuse et excellente artiste*» en hommage à laquelle, tout jeune encore, il avait ajouté un h à son nom. Il a hérité de son chevalet, installé à demeure chez lui, dans son salon.

Marie-Pierre Larrivé

Reprise des soirées slam à La Renaissance

Les soirées slam reprennent en avril, après plusieurs mois d'interruption, à La Renaissance, le bar au si joli décor Art nouveau, situé au carrefour de la rue Championnet et de la rue du Poteau.

Première séance de la nouvelle saison : samedi 10 avril à partir de 20 h. On slamera désormais, comme avant, tous les deuxièmes samedis de chaque mois. Scène ouverte à tous, animation par Saër et son collectif de poètes déclameurs, *Comment tu t'appelles ?*

Saër, d'origine sénégalaise, vivant en France depuis plus de trente ans, est un slameur confirmé. Amoureux du verbe, il slamait avant que le slam "existe", scandant dès 1986 ses poèmes dans le métro. Pour les soirées qu'il anime, la liberté de parole, la contestation, la revendication... ont droit de cité, absolument, l'amour et l'amitié aussi.

□ La Renaissance : 112 rue Championnet. Tél. : 01 46 06 01 76.

Sl'âme de Barbès à l'Échomusée

Le deuxième et le quatrième mercredi de chaque mois, à l'Échomusée du 21 rue Cavé, la soirée est consacrée au slam, sous le titre "Le Sl'âme de Barbès", avec à 20 h 30 un artiste (ou des artistes), et à 22 h scène ouverte.

Le 14 avril, performance slam et musiques des participants de l'Atelier du Non-Faire, dans lequel des personnes soignées pour des troubles psychologiques exercent des activités artistiques. (On a déjà pu voir dans le 18e des peintures de cet atelier.)

Le 28, Fapeyla, écrivain, graphiste et slameur.

Trois livres de slam chez Les Xérogaphes

Les éditions des Xérogaphes lancent une collection *Slam en poche* et l'inaugurent avec trois petits livres : *Une nuit à Belleville* d'Alexandra Bouge, *Le slamdog de Barbès* de Reza Afchor Naderi et *Rue des terres au curé* de Grégoire Pellequer. (5 € le livre).

Le lancement a lieu samedi 10 avril avec une soirée au restaurant *Chez Nadjet*, 19 rue Polonceau

Felipe (le livre d'écologie) : appel à jury d'enfants

Le Felipe (Festival du livre et de la presse d'écologie) lance un appel aux 8-14 ans pour constituer le jury de son prix du livre jeunesse. Comme chaque année, il sera décerné lors du festival dont la huitième édition a lieu en novembre 2010.

Les enfants devront sélectionner un livre parmi toute une liste d'ouvrages. Le jury se réunira trois fois à cet effet, en mai, septembre et octobre au centre d'animation des Abbesses.

Pour participer, contacter Philippe Delacroix au 01 42 62 12 12 ou jardindesabbesses@yahoo.fr

La bibliothèque de la Porte-Montmartre change d'adresse

La bibliothèque Porte-Montmartre s'installe pour deux ans au 30 avenue de la Porte-Montmartre, à une centaine de mètres de son adresse actuelle, au 18 de l'avenue. Elle est fermée depuis le 22 mars et jusqu'au 4 mai pour organiser ce déménagement dans des locaux préfabriqués où tous les services seront assurés.

En effet, dans le cadre du réaménagement du quartier Binet, le bâtiment actuel ouvert au milieu des années 1970 sera détruit. Au même emplacement, une bibliothèque de 1 000 m² sur deux niveaux sera construite.

□ 30 avenue de la Porte-Montmartre. Téléphone inchangé 01 42 55 60 20.

18^e
LIVRES

Tranches de vie rue Damrémont

● *La Rue D.*, par Anne-Sophie Aubin. 12 €. En vente chez Slimane, brocanteur 75 rue Damrémont ou sur commande asaubin@free.fr

Anne-Sophie Aubin est une comédienne, chanteuse et écrivaine amoureuse du 18e. Dans son recueil de nouvelles *La rue D.*, elle dépeint avec humour et tendresse des tranches de vie de la rue Damrémont, ses commerçants et ses habitants. Cette poésie du quotidien est illustrée par des collages artistiques, allusion à ce quartier hétéroclite et foisonnant, réalisés par Cécile Masson et Cyril Dessirier.

Ce projet a vu le jour grâce à une dotation de la mairie du 18e et a déjà fait l'objet de nombreuses lectures notamment lors du festival *Paris en toutes lettres*, à la bibliothèque Porte-Montmartre, à l'hôpital Bretonneau, mais aussi dans le cadre d'ateliers d'écriture (écrire sur le quartier : *Ma ville ma rue*). Le livre a été présenté en mars à la *Boutique du Bon Coin*, 30 rue Montcalm, lors d'une exposition sur le thème de l'invitation aux voyages, à l'initiative de Corinne Callois, présidente de l'association *Je veux du soleil* qui organise des expositions de jeunes créateurs et permet de faire le lien entre plusieurs artistes du 18e.

Anne-Sophie Aubin prévoit de poursuivre les lectures de ses textes dans les médiathèques et bibliothèques du 18e. Bertil Sylvander, cofondateur et codirecteur du *Bataclown*, va mettre en scène les aventures d'un clown (joué par Anne-Sophie) dans la rue Damrémont. Le clown racontera la solitude, la vie de quartier, mais aussi les joies et les espoirs d'un avenir meilleur. Les répétitions vont débiter prochainement, l'affaire est donc à suivre.

Lilaafa Amouzou



Anne-Sophie Aubin

Davide Del Giudice

L'amour est aveugle à La Chapelle

● *Paris Champagne*, d'Yves Martin. 407 pages. 19,50 €. Auto-édition. Disponible en le commandant sur le site : thebookedition.com.

À deux minutes du métro Marx-Dormoy, le quartier de La Chapelle, avec son marché couvert, a un petit air de village plutôt accueillant. Yves Martin est tombé sous son charme. Au point que cet habitant du quartier a écrit un roman dont une grande partie de l'intrigue s'y déroule.

Histoire d'un coup de cœur.

Yves et son épouse Sylvie ont emménagé depuis novembre 2001, à deux pas du marché couvert. «*Nous avons été très rapidement à l'aise. C'est un quartier populaire, vivant. Les gens se connaissent, s'arrêtent pour parler au milieu de la rue L'Olive, la rue piétonne longeant le marché.*»

Yves aime à parler des commerçants, de la diversité de la population. Et pourtant il ne les a jamais vus. Comme son épouse, il est non-voyant, mais les gens du voisinage les ont aidés immédiatement à prendre leurs marques. «*Il y a toujours eu quelqu'un pour nous prendre par le bras et éviter les embûches de la circulation sur les trottoirs. Nous avons sympathisé avec les SDF du coin. Nous les connaissons par leurs prénoms.*»

Tout naturellement, Yves a ressenti l'envie de

parler de cet environnement. Pour décrire les lieux il a utilisé les yeux de ses amis. «*Au cours de balades, j'ai enregistré tout ce qu'ils me disaient pour connaître dans le détail les immeubles, la couleur des façades, les devantures des magasins, les squares, l'allure des gens.*»

Grâce à cette "photo", il pouvait planter le décor et imaginer une histoire. Il a donc décidé de raconter la vie d'Albane, une jeune femme originaire de Château-Thierry, venue s'installer dans le quartier. Son itinéraire est le moyen pour Yves d'aborder les difficultés rencontrées par de très nombreuses personnes. Le chômage, l'exclusion, l'injustice, l'indifférence. «*La reconnaissance de la valeur humaine est indispensable pour construire un monde nouveau. Des rapports dépourvus de toute forme de domination et d'exploitation*», explique-t-il.

Le livre d'Yves Martin n'est pas pour autant désespérant. Bien au contraire, son héroïne, après bien des mésaventures, croisera dans le quartier des hommes et des femmes de cœur et connaîtra l'amour sous les toits de l'un de ses immeubles.

Philippe Gitton

Au Sudden Théâtre Un fil à la patte, de Feydeau

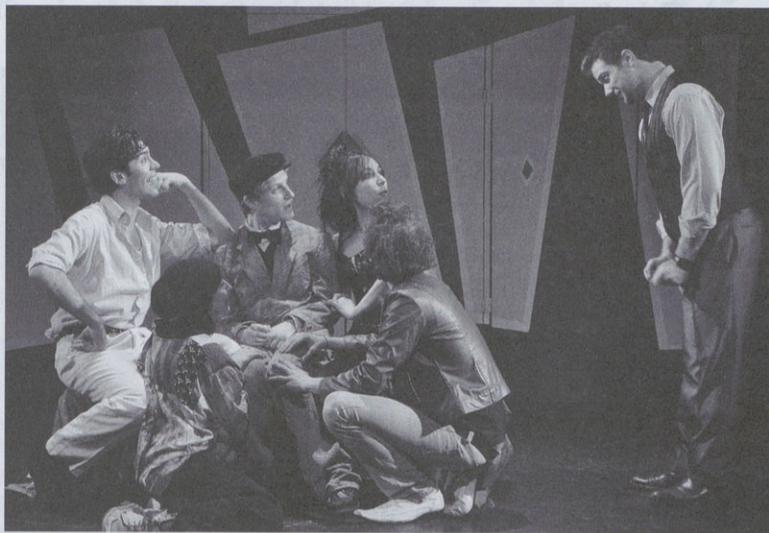
• 14 bis rue Sainte-Isaure. 01 42 23 27 67. Jusqu'au 26 juin.

Le Paris de la Belle Époque n'aurait pas été si remuant et si drôle si le théâtre de boulevard et le vaudeville n'avaient pas existé. Et le Sudden aussi devient remuant et drôle avec *Un fil à la patte*.

Feydeau relança le vaudeville par une étude approfondie des caractères montrant notamment la médiocrité des existences bourgeoises qu'il tourne en ridicule, et par son habileté dans la construction d'intrigues aux rebondissements et aux quiproquos multiples, parfois alambiqués. Après Labiche, il en fut le maître incontesté et ses vaudevilles devinrent des classiques jamais démodés. Le comique des personnages, le rythme soutenu des pièces ne sont pas les vestiges d'une autre époque, ils traversent les siècles avec autant de fraîcheur et d'acuité, à notre grand bonheur.

Un fil à la patte est certainement la plus tortueuse et la plus folle des comédies de Feydeau. Dans cette galerie de portraits, un peu actualisée, on trouve de tout : le gigolo pâlot, la chanteuse en mal de succès, l'adolescente en révolte contre sa mère femme d'affaires, le cocaïnomane de la jet set, la star du rock, la boulimique dépressive, la soubrette obsédée, la domestique facho, le général sud-américain condamné à mort pour avoir perdu au jeu l'argent destiné à acheter des bateaux de guerre... bref, tout un panel de personnages d'un monde déréglé où fric, sexe et violence ont droit de cité.

Le rire cache la solitude, les gags sont délirants et tout finira en chansons. Avec rigueur, finesse et sens du détail, respectant à la lettre l'écriture ciselée de Feydeau, la mise en scène d'Isabelle Starkier tourne à plein régime. Le rythme infernal



D.R.

imposé, comme à son accoutumée, par l'auteur met en lumière le travail des acteurs, le rapport au texte est le plus brut possible afin que l'auteur soit en contact avec le public.

Les dix acteurs sont des élèves de quatrième et dernière année de l'école du Sudden. Il faut aller voir ce vaudeville caracolant, ébouriffant et

endiablé, au suspense subtil, servi avec élégance et énergie par ces jeunes comédiens dont la prestation est dit long sur la qualité de la formation dispensée par Raymond Acquaviva dans son théâtre.

Michel Cyprien

□ Lundi, mercredi, samedi à 20 h 30, et dimanche à 16 h 30.

Isabelle Starkier : «Comme une troupe professionnelle...»

Après avoir usé ses fonds de jupe sur les bancs de l'École normale supérieure, Isabelle Starkier a publié une thèse qui l'a menée sur les estrades théâtrales de l'Université. Elle est prof de théâtre à l'université d'Évry. Formée au cours de Daniel Mesguich, puis aux Quartiers d'Ivry dirigés par Antoine Vitez, elle crée sa compagnie *Star Théâtre* qu'elle dirige encore. Elle a mis en scène de nombreuses pièces en France et à l'étranger.

Pourquoi *Un fil à la patte* au Sudden ? «Pour deux raisons essentielles, nous dit-elle. D'abord, je

travaille au Sudden avec des élèves de troisième année, Raymond Acquaviva m'a demandé si j'étais intéressée pour mettre en scène ceux de quatrième année, j'ai accepté avec beaucoup de plaisir. Et puis j'aime Feydeau, auteur d'une modernité étonnante, qui démonte tous les mécanismes de l'individualisme, les egos surdimensionnés, les maux induits par l'argent. Nous avons travaillé comme une troupe professionnelle, avec la même dynamique, beaucoup d'énergie et une rigueur extrême.»

M. C.

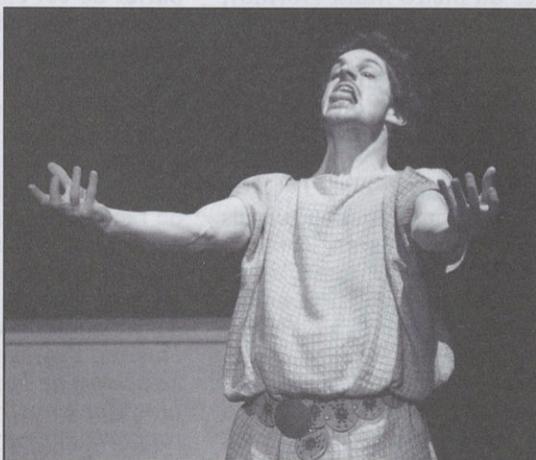
À la Manufacture des Abbesses Dieu, par Woody Allen

• 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. Du mardi au samedi à 19 h.

Les films de Woody Allen nous sont, sans aucun doute, plus familiers que son théâtre, même si les salles parisiennes accueillent régulièrement, avec plus ou moins de succès, quelques-unes de ses pièces. Ainsi, *Adultères* à l'Atelier, il y a deux ans, dans une mise en scène très controversée. Autant dire qu'en décidant de programmer une pièce inédite du cinéaste de Manhattan, *Dieu*, écrite en 1975, la Manufacture des Abbesses faisait un pari qui n'était pas gagné d'avance.

Pourtant, grâce à une mise en scène efficace et une distribution de qualité, le spectacle fonctionne et l'on ressort plutôt réjoui de cette heure d'humour grinçant.

Nous sommes en 500 avant J.-C. Deux Grecs, un acteur (Diabète) et



Sabrina Moguez

un auteur (Hépatite) recherchent la fin d'une pièce qu'ils vont présenter au festival d'Athènes quand tout à coup ils prennent conscience qu'ils sont eux-mêmes des personnages de

théâtre que des gens de Manhattan, ou d'ailleurs, sont en train de regarder jouer.

La discussion devient vite métaphysique. Et si ces gens étaient aussi les personnages d'une autre pièce ? Et si quelqu'un les regardait ? Alors tout se bouscule. Le temps, l'espace. Woody Allen intervient dans le débat et Blanche Dubois, venue tout droit du théâtre de Tennessee Williams, fait une apparition saugrenue. Quant à Dieu, ne le cherchez pas, vous ne le trouverez pas...

Dominique Delpirou

■ **Également à la Manufacture :** • *Puissants et miséreux*, de Yann Reuzeau. • *Oh my god, mes hommages au cinéma*, de et avec Edith Le Merdy.

Au Ciné 13 Théâtre

Masques et nez

Création collective

Jusqu'au 15 mai

C'est une séance de travail de comédiens amateurs dirigés de la salle par le metteur en scène Igor Mendjisky lui-même. Ils sont six masques et six nez : le prof, le délégué syndical, la standardiste, le retraité, l'adolescent et celui qui souffre d'une otite. Le théâtre doit leur amener le petit plus qui manque pour réussir leur quotidien.

Ils improvisent sur le thème donné la veille mais choisis par eux, et c'est selon les jours : littérature, scènes du cinéma, chansons populaires, modestes poèmes, il y en a pour tous les goûts, on essaie de ratisser large. Les interrogations fusent, les réponses ont plus de mal (ça fait partie du jeu), et cette impro maîtrisée ne donne le vertige qu'aux comédiens et fait sourire les spectateurs par moment.

Pas de décor ; les costumes, masques et nez sont adaptés à chaque personnage. Une fusion se crée entre les comédiens. Puis les masques et les nez tombent, c'est fini, la comédie humaine reprend ses droits.

Agréable divertissement, bonne mise en bouche pour une soirée entre amis. **M. C.**

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12. Merc. à sam. 20h., Dim. 15 h 30.

Au Funambule

Sigrist, Pratt, Arditi

Trois one man shows "rebelles"

Trois "one man shows", trois humoristes lâchés en liberté, déchirant à belles dents la politique et les politiciens.



D.R.

• **Frédéric Sigrist** dans *Frédéric Sigrist refait l'actu*, du 15 avril au 23 juin. Mi-Lorrain, mi-Guadeloupéen, ce "Barack Obama" du rire tape sur tout ce qui bouge, la droite, la gauche, la crise, le terrorisme... et sur lui-même. Humour noir politiquement incorrect pour passer l'actu à la moulinette. On retrouve sur scène le sel de sa chronique dans l'émission de France Inter *Déjà debout, pas encore couché*. (Lun., mar., merc. 20 h 15.)

• **Manuel Pratt** dans *Le Meilleur du pire*, du 5 avril au 22 juin. De l'humour noir et du cynisme à la Reiser chez cet émule de Lenny Bruce qui offre un florilège des spectacles qu'il a montés depuis ses débuts en 1998. Il ose faire rire de sujets graves comme la guerre d'Algérie, les couloirs de la mort, l'affaire Sacco et Vanzetti, les camps de la mort... quand il ne met pas en scène un Jésus revenant maintenant sur terre et totalement écorné par ceux qui se disent ses disciples. (Lundi, mardi 21 h 30.)

• **Rafaële Arditi** dans *Sarkophonie*, du 6 avril au 22 juin. Déguisée en gendarme-clown, elle se livre à une "dissection dyslexique du discours réactionnaire". Elle s'empare d'un vrai discours de notre président, le faisant passer au karcher et démasquant le sens caché derrière la parole lénifiante. (Mardi 19 h 15.) **M.P.L.**

■ **Également au Funambule :** • **Garnier et Sentou** dans *Vu duo, c'est différent*, jusqu'au 27 juin. • **Les tentations électives**, jusqu'au 2 mai. • **Quand X rencontre Y**, jusqu'au 2 mai.

□ 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.



Noël Monier

Quelque part dans la rue Dans la solitude des champs de coton

Jeudi 15 avril

Depuis septembre, *Dans la solitude des champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, mis en scène

par Sylvie Haggai, se joue un jeudi par mois, non pas dans un théâtre fermé mais dans une rue de la Goutte d'Or, au milieu des spectateurs. Décor approprié : cette pièce narre la rencontre, dans une rue déserte, à la nuit tombée, de deux hommes, un "dealer" et un "client", dont on saura jamais l'objet du troc, sinon le désir peut-être.

Rendez-vous le 15 avril à 21 h devant l'église Saint-Bernard. De nouvelles représentations auront lieu en mai et en juin Dernière représentation de la saison le jeudi 1er juillet.

☐ Réservations : 01 53 28 26 94 ou gabysourire@aol.com

À l'Étoile du nord

Été, de Carole Thibault
Du 2 au 24 avril

Un couple passe ses vacances d'été au bord de la mer. Ils viennent d'avoir un enfant et doivent apprendre à exister à trois... Mais l'histoire n'a pas beaucoup d'importance. Comme le dit Carole Thibault, la jeune auteure d'*Été*, dans cette pièce «il ne se passe rien, en apparence. Ni éclats, ni drames, ni élément déclencheur. Il s'agit pourtant d'un moment où tout peut basculer chez les êtres, où les fêlures se creusent, mais sans que les personnages eux-mêmes en prennent réellement conscience.» C'est le travail d'écriture qui rend perceptibles pour le spectateur «ces choses ténues, indicibles» qu'un rien pourrait bouleverser.

Carole Thibault est auteur, comédienne, metteuse en scène de textes contemporains. Elle organise aussi des rencontres sur des thèmes forts. Ainsi, l'an dernier, à *Confluences*, dans le 11e, elle a mis en question les représentations du féminin au cours de deux journées dédiées à *La/Genre Humain/e*.

D. D.

☐ 16 rue Georgette-Agutte.
01 42 26 47 47.

À l'Atalante

France-Allemagne
de Marc Wels
Jusqu'au 19 avril

Point de départ du dialogue : le match mythique France-Allemagne, en quart de finale de la Coupe du monde de football en 1982, que les Français perdirent en partie à cause d'une agression brutale du gardien allemand sur un joueur français.

Mais il ne s'agit pas ici d'attiser les rancœurs, au contraire. Deux acteurs, un Allemand et un Français, tentent de nous raconter un petit bout d'histoire européenne, dans le but de faire sortir les démons, et de "délié" (ou de "délié") l'histoire.

Samedi 10 avril, à l'issue du spectacle, l'auteur et les interprètes débattent avec un spécialiste de la littérature allemande. Samedi 17, en "bonus", ils joueront des scènes coupées au montage de la pièce.

☐ 10 place Charles-Dullin. Lundi à vend. 20 h 30. Sam. 19 h. Dim. 17 h. Location 01 46 06 11 90.

Au Petit Ney

Ding Dang

de Patrick Ingueneau

Les 23 et 24 avril (20 h 30)

Spectacle muet, péripéties absurdes, sonores et musicales... Un boulimique de sons (Patrick Ingueneau) musicalise tout ce qui l'entoure : des instruments de musique référencés (piano, saxophone, voix, batterie, guitare...), des objets du quotidien (moules à tarte, eau, billes, échalotes, réveils, téléphone...), et des ronflements, et même le silence, tout passe entre ses mains pour devenir un rêve hilarant.

(Tous publics à partir de 8 ans.)
☐ 10 av. de la Porte-Montmartre.
01 42 62 00 00. Autres programmes et activités : <http://lepetitney.free.fr>

Et aussi

■ **Théâtre des Abbesses** : • Jusqu'au 10 avril, **Terre Océane**, de Daniel Régis. • Du 19 au 23, **marionnettes du Kerala** (Inde du sud), spectacle tous publics à partir de 8 ans. (01 42 74 22 77.)

■ **Alambic Comédie** : • **La cantatrice chauve**, de Ionesco, jusqu'au 24 avril. • **Coloc à taire**, jusqu'au 24 avril. • **Hassan %**. • **Qui aime bien trahit bien**. • **Six in the city**, improvisation, jusqu'au 25 avril. • **Maintenant ou jamais**, impro, jusqu'au 31 mai. (06 32 75 59 36.)

■ **L'Atelier** : **Je l'aimais**, d'après Anne Gavalda. (01 46 06 49 24.)

■ **Dix Heures** : • **Anne Bernex** à 19 h. • **Cédric Chapuis** à 20 h 30. • **Anthony Joubert** à 22 h. (01 46 06 10 17.)

■ **Montmartre Galabru** : • Reprise en avril de **Constance** dans *Je suis une princesse, bordel !* • **Comme des lapins dans les phares**, jusqu'au 9 juin. • **On purge bébé**, de Feydeau. (01 42 23 15 85.)

■ **Pixel** : • **L'histoire de l'ours panda...**, de Matei Visniec, jusqu'au 29 avril. • **En boucle**, jusqu'au 29 avril. • **Les saisons de l'amour**, jusqu'au 24 avril. • **Tu m'aimes comment ?** • **Le nid du rossignol**. (01 42 54 00 92.)

■ **Théâtre Ouvert** : **Ébauche d'un portrait**, d'après le Journal de Jean-Luc Lagarce, du 12 au 17 avril. (01 42 55 55 50.)

Au Lavoir moderne parisien

Festival La belle ouïe

avec un clin d'œil à Brigitte

Fontaine

Les 20, 21 et 22 avril

La Campagne des musiques à ouïr, dont on apprécie le jazz exubérant métissé de musiques de foire, organise chaque année ce festival au LMP. On y entendra Claude Tchamitchian et le Quatuor Bel (le 20), Jacques Di Donato (le 20 et le 21), Claudio Betinelli, Vincent Carinola, Little Big Mao et la Campagne elle-même (le 21), et le 22 Jean-Louis Costes, puis un réjouissant *Ô Brigitte*, hommage à Brigitte Fontaine à partir de ses chansons.

☐ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14.

Autres spectacles du LMP : www.rueleon.net

On trouvera aussi sur ce site les programmes de l'Olympic-café.

Antoine Maunoury

Les 17 et 25 avril

Samedi 17 avril (19 h 30) au café *Le Point Bar*, et dimanche 25 avril (10 h 30) à la *Brûlerie de Montmartre*, Antoine Maunoury et son *Eurêka Combo*. Accompagné au saxo et à la contrebasse, Antoine Maunoury chante de sa voix grave des "tronches de vie", chansons qu'il a écrites ou qu'il a empruntées à Gaston Couté ou Victor Hugo. Il raconte ainsi un coup de foudre, une fête au village, un moment de solitude. Il croque un hercule de foire, un père tranquille, un chemineau, un picoleur...

☐ *Le Point Bar* : 99 rue Championnet. *La Brûlerie* : 66 rue Damrémont.

Au centre Barbara

Spectacle d'Atel'Art

Dimanche 11 avril (16 h 30)

Spectacle des élèves de l'association Atel'Art : *Les formes et les couleurs*. Un triangle vert, un carré rouge, un rond bleu s'échappent de leur livre de géométrie pour une aventure dans une encyclopédie musicale. Vous découvrirez avec eux de grands personnages, et aussi ce qu'est une forme musicale.

Entrée libre, réservation indispensable : atelart@gmail.com

Atel'Art propose des cours collectifs de musique pour enfants à partir de 5 ans, adolescents et adultes. Créée en 1988, Atel'Art a été pionnière dans l'enseignement basé sur les méthodes actives. Une place de choix est faite à l'éveil sensoriel, corporel et vocal. Sous la direction artistique de Florence Debeurme, les ateliers sont animés par des artistes pédagogues confirmés qui communiquent le goût de la musique aux participants.

Tous les élèves se produisent en public deux à trois fois par an. L'ensemble amateur pour adultes est une nouveauté en cette année.

☐ Centre Barbara, 1 rue Fleury. Contact : Atel'Art, 30 rue Leibniz, 06 15 79 51 43. <http://atel.art.free.fr/>



Treccani

Filomena Moretti

Au Théâtre des Abbesses

• Samedi 10 avril (17 h), **Filomena Moretti**, guitariste classique, interprète des sonates de Domenico Scarlatti, une suite pour luth de Jean-Sébastien Bach, des pièces de Sor, de Mertz, de Barros...

• Lundi 12 avril (20 h 30), **Maria de Medeiros** propose un tour du monde de musiques populaires : fados portugais, chansons de José Afonso et du Chilien Victor Jara, chansons de cinéma de Nino Rota, rock brésilien, chants d'Afrique...

• Samedi 24 avril (20 h 30) **Subhra Guha**, chants d'Inde du nord.

☐ 31 rue des Abbesses.
Location : 01 42 74 22 77.

Des concerts chaque mois au square de Clignancourt

Concert gratuit, dimanche 18 avril à 11 h au square de Clignancourt, du groupe de Balkan jazz **Palinka**.

Il y aura désormais un concert tous les troisièmes dimanches du mois dans le cadre des "Dimanches au kiosque à musique" organisés conjointement par le conseil de quartier Clignancourt-Jules Joffrin et les artistes du *Jardin d'Alice*.

L'orgue historique de l'église Saint-Bernard

Un samedi par mois, l'Atelier musical des *Trois tambours* et les *Amis des orgues de Saint-Bernard* organisent un concert public et gratuit (on donne ce qu'on veut, ce qu'on peut) pour soutenir et faire connaître le magnifique orgue Cavaillé-Coll de cette église de la Goutte d'Or, classé monument historique. Ce mois-ci, ça sera le samedi 10 avril à 20 h.

■ **À l'église Saint-Pierre** (place Jean Marais), vendredi 9 avril à 20 h 30, "R de musiques", concert organisé par la République de Montmartre : le groupe **Gospel'Angels** (dix chanteurs, trois solistes). Entrée 10 €.

■ **À la Maison verte**, dimanche 18 avril à 16 h 30, le **trio Hoboken** (violon, piano, violoncelle) jouera Ravel, Durosier... Entrée libre. (127 rue Marcadet)

■ **À la Cigale**, noté dans les programmes d'avril : • Le 4, **chants et musique du Pays Basque**, avec le chœur d'hommes Anaïki (40 chanteurs), l'orchestre Renteria (50 musiciens) et la soprano Solange Anorga. • **Pierpoljak** le 8, **Nilda Fernandez** le 12, **Pigalle** le 14. • Autres programmes : www.lacigale.com (Mais Miky Green, Hugues Aufray, Debout sur le zinc, c'est complet.)

Soixante-trois artistes japonais contemporains, appartenant à *Haretari-Kumottari*, une ONG engagée dans l'action sociale et la promotion artistique des personnes handicapées mentales, sont réunis à la Halle Saint-Pierre où ils présentent plus de mille œuvres : dessins, peintures, architecture, sculpture, collages, décorations, broderies, calligraphies, installations inclassables.

Leur origine géographique commune n'implique pourtant pas l'existence d'un art brut national, malgré la présence dans les œuvres de quelques clichés faisant référence à la tradition, à la mythologie ou plus encore à la société urbaine et consumériste actuelle.

L'exposition semble également contredire l'idée de Dubuffet selon laquelle "le terme d'art brut avec le rapport d'antagonisme qu'il comporte à l'égard culturel, n'a de signification que dans le cadre de notre propre culture occidentale actuelle". Mais ce serait oublier l'ère Meiji (qui, à la fin du XIX^e siècle, vit la découverte par les Japonais de la culture européenne), les triades, la place et le rôle du Japon dans le monde.

Devant une sorte de mondialisation de l'art brut, force est pourtant de constater la diversité dans l'échantillon que constitue ce choix d'œuvres dans l'espace parcellaire du pays du Soleil Levant.

Parmi les œuvres les plus marquantes figurent de nom-



Une poupée de Lucas Braastad

Galerie de la Halle Saint-Pierre Lucas Braastad

Jusqu'au 23 avril

Dans *Mammuth*, le film de Benoît Delépine et Gustave Kervern (voir page 28), un des personnages (c'est une femme, jouée par Miss Ming) réalise des œuvres d'art qu'on pourrait classer dans le registre de l'art brut. Ces œuvres ont en réalité pour auteur Lucas Braastad, qui vit dans une région qu'il appelle Maki, dans le Sud-Ouest de la France. Braastad expose dans le hall d'ac-

À la Halle Saint-Pierre Art brut japonais

• 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 89. Tous les jours de 10 h à 18 h. Jusqu'au 2 janvier 2011.



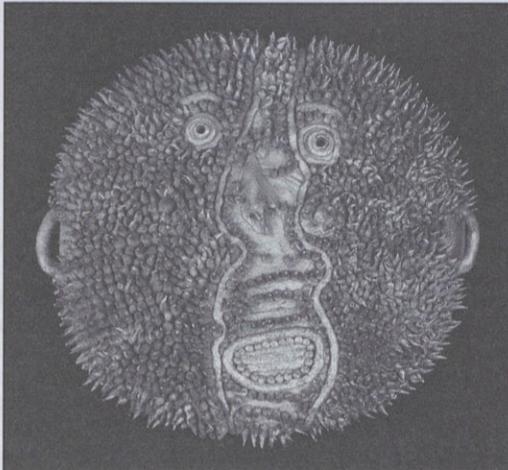
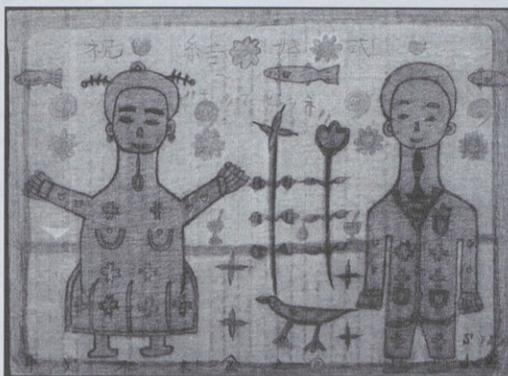
breuses sculptures en céramique aux formes tentaculaires dont la brillance saumâtre ou verdâtre accentue le caractère de monstres marins. Il y a aussi des visages ou des poitrines de femmes rehaussées de fleurs, moulés comme des bibelots et puis une série de dessins minutieux au service d'un symbolisme sexuel macabre débridé.

L'exposition présente également des broderies qui mettent plus en valeur la matière filandreuse et ses couleurs que la forme, ou des visages ornés de petites piques comparables à des oursins ou à des totems.

Une installation, enfin, d'un grand raffinement, est réalisée à partir d'une plantation de simples cupules de glands.

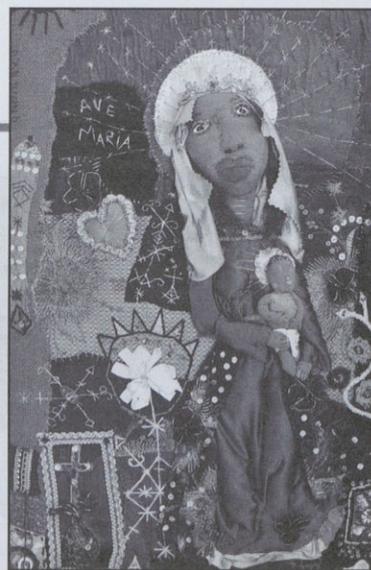
C'est un nouveau parcours à tous les niveaux de la halle, improbable, d'une extrême variété, souvent inégal, au delà des frontières géographiques et mentales.

Cendrine Chevrier



La caractéristique principale de cette exposition, c'est la diversité des œuvres présentées. Il ne s'agit pas, comme dans d'autres expositions d'art brut, de fous, de délirants, mais d'handicapés mentaux. Beaucoup font preuve d'une inventivité, d'un sens artistique, parfois d'une habileté surprenantes.

Trois exemples parmi près de mille autres : • En haut à gauche, œuvre de Tsukasa Iwasaki. • En haut à droite, Masao Obata. • Ci-dessus, sculpture de Shinichi Sawada.



Tapisserie de Barbara d'Antuono

Galerie L'Art de rien Icônes

Du 7 avril au 9 mai

«L'art et le religieux chrétien, ce sont deux mille ans d'histoire entremêlée», explique Isa, la directrice de la galerie. Aujourd'hui encore, les thèmes chrétiens continuent à fasciner et inspirer des artistes, même s'ils sont loin du christianisme. Cinquante artistes avec lesquels travaille cette galerie, illustrateurs, peintres ou sculpteurs, quelques-uns inspirés par le surréalisme, ou par le pop ou le street art, se confrontent donc ici à ces représentations.

Exposition surprenante quand on sait que l'irrespect est souvent à sa place dans ces murs. Certains artistes font passer par là une dénonciation de la société contemporaine, utilisant l'image du Christ comme symbole de la victime. D'autres préfèrent la douceur de la maternité...

□ 48 rue d'Orsel. Mardi à vend. de 13 h 30 à 19 h 30, ainsi que dimanche. Samedi 11 h 30 à 19 h 30.



Une des icônes de Malia Sayah

■ **Atelier de Sophie du Buisson** (64 rue Ramey, 01 42 57 87 84) : **Malia Sayah**, *Maternités d'orient et d'occident*, du 17 au 25 avril. Cette artiste a récemment fait un stage de peinture d'icônes qui l'a passionnée. Les maternités qu'elle présente ici en témoignent, dans leur gravité.

■ **Au Musée de Montmartre**, la nouvelle exposition est consacrée, jusqu'au 27 juin, aux **dessinateurs de presse de la Belle Époque**, Gill, Steinlen, Léandre, Forain, Willette, Poulbot... Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro. (12 rue Cortot. Mardi à dimanche, 11 h à 18 h.)

■ **Galerie Hamadryade** : **Thierry Grave**, sculpteur et bijoutier, nous invite à découvrir ses dessins, 16 rue Durantin, jusqu'au 10 avril. (Mardi à dimanche 16 h à 19 h 30 + durant le week-end 11 h à 13 h.)

■ **Au Bon Coin** (30 rue Montcalm), du 12 au 15 avril, sculptures de **Monica Mariniello** : têtes de terre glaise aux traits accentués, symbole de force, mais montées sur tiges, symbole de fragilité.



Entre chien et loup, Reina Taevran

■ **Galerie 3F** : • **Benjamin Joffre**, *Paysages urbains*, du 5 au 18 avril. • **Gravures** de Lakshmi Dutt, Bayaluce et Gerda Adelsk, du 19 au 25 avril. (58, rue des Trois-Frères. Du mardi au samedi de 15 à 19 h.)

cueil de la Halle Saint-Pierre (entrée libre) quelques-uns de ses monstres et personnages fantastiques, dragons dont les écailles dorsales sont faites de jambes de poupées Barbie, poupées punk surchargées de clous et de chaînes, peluches décortiquées, et autres joyeusetés.

Galerie Amtarès Reine Taevran

"Entre chien et loup"
Du 6 au 30 avril

Reine Taevran travaille sur ce qu'elle appelle "la défragmentation du noir". Elle utilise des encres noires pour révéler les diverses couleurs qu'elle assemble et confronte avec subtilité, sans jamais d'éclats.

□ 29 rue Lamarck. 06 09 66 37 15.

■ **Au centre Barbara** (1 rue de Fleury), du 20 au 25 avril, **Mordida de tango** : stickers et pochoirs de Gabrielle Allemand, peintures de Christian Lemeunier, photographies d'Anne Chaussat de la Maison des associations du 18^e.



Ci-dessus : au marché Paul Bert
À gauche : à l'entrée du marché Jules Vallès.



Reportage photo : Daniel Maunoury

L'entrée du marché Vernaison.



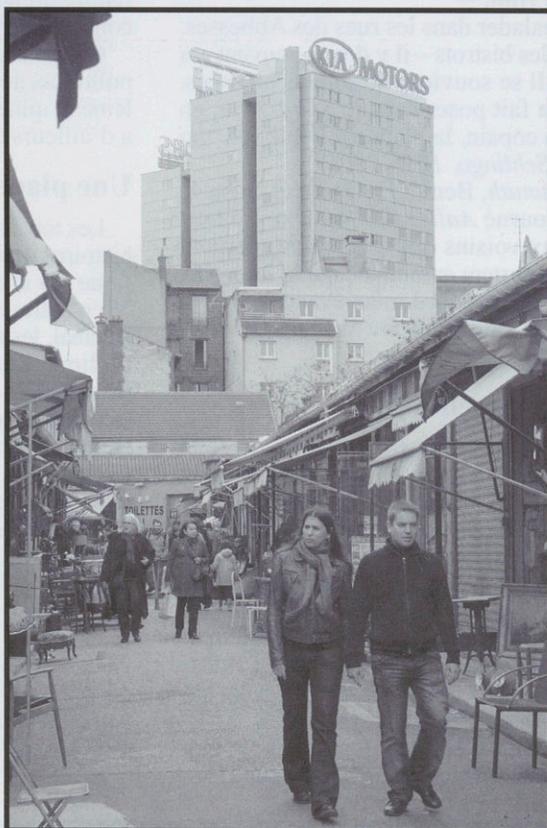
Anne-France
Bergonier,
antiquaire
au marché
Vernaison.

Le Marché aux Puces, situé à cheval sur Paris (porte de Clignancourt) et sur Saint-Ouen, est le plus grand marché de ce type d'Europe. (Voir l'article page 18.)

Côté capitale, sur le "plateau", vaste esplanade baptisée tout récemment du nom du grand guitariste manouche Django Reinhardt, on trouve quelque mille marchands de vêtements, chaussures, jouets et objets divers, neufs ou d'occasion, vendus en plein air. Côté Saint-Ouen, ce sont près de 2 500 brocanteurs ou antiquaires installés dans de petites boutiques bordant les allées de sept "marchés" distincts : Biron, Dauphine, Malik, Paul-Bert, Jules-Vallès, Serpette et Vernaison.

En marge des Puces, les biffins, héritiers des chiffonniers d'antan, pionniers des marchés aux puces, sont quelques centaines à vendre des objets de récupération, avenue de la Porte-Montmartre.

Promeneurs, acheteurs, touristes... ils sont onze millions par an à fréquenter les Puces les jours d'ouverture : samedi, dimanche et lundi, toute l'année durant. ■



Marché
Paul Bert.



Marché Jules Vallès.

Son quatrième long-métrage sortira le 21 avril. Réalisateur de films, membre éminent de Groland, collaborateur du journal satirique *Siné-Massacre*, Delépine est aussi un amoureux de Montmartre.

Benoît Delépine et son Mammuth

Gérard Martron

Si vous êtes un (une) adepte des insolences et guignolades de *Canal Plus*, le nom de Benoît Delépine vous dit probablement quelque chose. Il a été un des scénaristes des premières années des *Guignols de l'info*, il est aujourd'hui un des édiles les plus en vue de la République de Groland.

Si en plus vous vivez à Montmartre, peut-être l'avez-vous croisé. Il a habité cinq ans rue Germain-Pilon, dix ans rue Chappe. Son fils Félix (aujourd'hui 16 ans) a fréquenté la maternelle de la rue d'Orsel. «*L'institutrice un jour m'a convoqué, raconte-t-il, pour me dire : "Votre fils a un gros problème, il se prend pour un crocodile, alors il attaque ses petits copains..." Heureusement, sa vie de crocodile a pris fin peu après...*»

Aujourd'hui la demeure principale de Benoît Delépine, où il vit avec sa famille, se trouve près d'Angoulême, la ville de la bande dessinée (et ce n'est sûrement pas un hasard), mais il a gardé aux Abbesses un pied-à-terre où il dort quand son travail l'oblige à être à Paris, c'est-à-dire souvent.

Une moto mythique

Avec son complice Gustave Kervern, Benoît Delépine est réalisateur de films. Leur quatrième long métrage, *Mammuth*, sort ce mois-ci, le 21 avril, avec une distribution éclatante : Gérard Depardieu, Yolande Moreau, Isabelle Adjani, Benoît Poelvoorde, Bouli Lanners...

Mammuth, non, ce n'est une allusion à personne. *Mammuth* fut une marque de motos allemandes mythiques des années 70. Le héros du film en a possédé une, il l'a toujours. Cet homme, employé dans un abattoir, atteint la soixantaine, prend sa retraite et s'aperçoit qu'un certain nombre de ses employeurs ont négligé de le déclarer à l'Urssaf. Alors il enfourche sa Mammuth, il part à la recherche de ses papiers – mais ce qu'il va trouver, retrouver, c'est son passé.

Le film commence comme une comédie avant de basculer dans la nostalgie. «*Depardieu, me dit Delépine, nous ne nous y attendions pas. Derrière sa carcasse, derrière son côté provocateur, on découvre une fragilité inouïe. Il est formidablement émouvant.*»

La femme de Depardieu, c'est Yolande Moreau. Il a aussi dans le film une nièce, qu'il retrouve durant son odyssée. Elle est tombée dans l'art brut, sa maison est pleine d'animaux empaillés, de poupées étranges, de monstres fabriqués en assemblant des morceaux de toutes provenances. Ces œuvres sont en réalité d'un artiste du Sud-Ouest, Lucas Braastad, qui expose actuellement à la Halle Saint-Pierre (voir page 26).

Autour de ces objets improbables, voilà que le bonhomme joué par Depardieu découvre en lui une âme d'artiste qu'il ne connaissait pas...

Le mariage de Coluche

Benoît Delépine, né à Saint-Quentin, a créé son premier journal quand il était étudiant à Lille : *Fac off*, où déjà rôdait un humour irrespectueux. Il est monté à Paris, il a un peu travaillé dans la presse, il a écrit des scénarios, réalisé quelques courts-métrages. Et il a découvert Montmartre.

«*Je me souviens, j'étais dans un bistrot avec un pote, en face des jardins qui montent vers le*



Benoît Delépine (à gauche) dirige Gérard Depardieu durant le tournage de *Mammuth*.

Sacré-Cœur. Un tas de gens habillés drôlement prenaient le funiculaire, on les a suivis. C'était le jour où Coluche et Thierry Le Luron célébraient leur mariage sur la Butte et là, dans le cortège nuptial, j'ai compris ce qu'était la gouaille montmartroise.»

Il me confie à ce propos son étonnement quand il a découvert, tout récemment, que ce square porte maintenant le nom de Louise Michel : *Louise Michel*, c'est aussi le titre de son troisième film.

Il aime se balader dans les rues des Abbesses, en fréquenter les bistrots – il y donne souvent ses rendez-vous. Il se souvient de soirées arrosées. C'est lui qui a fait poser dans le *Saint-Jean*, en souvenir d'un copain, la plaque qui indique «*Ici a bu Charlie Schlingo, 1955-2005*».

Avant *Mammuth*, Benoît Delépine et Gustave Kervern ont tourné *Aaltra* (2004), histoire burlesque de deux voisins qui se haïssent, perdent leurs jambes et partent ensemble pour la Finlande. Et puis *Avida*, où un sourd-muet évadé de prison tente d'enlever le chien d'une milliardaire obèse et suicidaire.

Un assassin lamentable

J'avoue : je n'ai vu ni *Aaltra* ni *Avida*. Je le regrette, car le troisième film de Delépine et Kervern, *Louise Michel*, m'a fait planer.

Il ne s'agissait pas de l'héroïne de la Commune, de la «*vierge rouge*» dont on a donné le nom au square. Dans ce film, Louise (Yolande Moreau), laide, solitaire et totalement illettrée, travaillait dans une usine où un matin, en arrivant, les ouvrières découvrent les ateliers vides : le patron a démenagé les machines, la délocalisation est passée par là, elles sont virées.

Pour se venger, elles décident, sur proposition de Louise, d'embaucher un tueur pour assas-

siner le patron. Le tueur, c'est un détective privé lamentable, au chômage : Michel (Bouli Lanners). Comme assassin, Michel ne vaut rien, il a peur de tout. Il fait tuer le patron par sa cousine leucémique, qui va bientôt mourir et n'a rien à perdre. Malheur, ce n'est pas le vrai patron, seulement un homme de paille. Et l'histoire continue, ridicule et pathétique, de faux patron en faux patron.

Au passage, Michel découvre que Louise est en réalité un homme, un ancien taulard, et Louise constate que Michel est une femme...

C'était d'une drôlerie irrésistible. Et c'était très politique, au vrai sens du mot. Comme l'est également, mine de rien, *Mammuth*. Benoît Delépine a d'ailleurs été membre d'Attac.

Une place au cimetière

Les tournages de Delépine et Kervern sont des histoires d'amitiés. On y voit apparaître au générique des acteurs imprévus, Jean-Michel Carlier, «*l'entartreur*» Noël Godin, l'écrivain Fernando Arrabal, les chanteurs Sanseverino, Rokia Traoré, Philippe Katerine, et puis Christophe Salengro (le président de Groland), et Jean-Claude Carrière (scénariste de tant de films, notamment avec Luis Buñuel), et des réalisateurs, le Finlandais Aki Kaurismäki, Claude Chabrol, Remo Forlani, et le dessinateur Siné...

Siné, 80 ans, Benoît Delépine a une tendresse particulière pour lui, pour son humour sarcastique. Il collabore d'ailleurs au journal *Siné-Massacre*, où il s'enchant de retrouver l'esprit décapant du *Charlie-hebdo* de jadis. «*Demain on va acheter notre tombe au cimetière Montmartre, on veut continuer à y rigoler ensemble après la mort. On connaît l'emplacement : rue de la Croix, pas loin de la Goulue.*»

André Constant